

CAHIER SPÉCIAL
JEUDI 9 JUIN 2016

LE TEMPS

Euro 2016



Etre international

LES YEUX DANS LES ROUGES

Les 23 joueurs sélectionnés pour l'Euro 2016 en France sont les héritiers de tous ceux qui, avant eux, ont un jour porté le maillot de l'équipe de Suisse. Une consécration au cœur d'un univers mystérieux et fascinant que «Le Temps» a découpé en tranches.

Euro 2016

ÉDITORIAL

Une histoire de la transmission

En Suisse, 272 000 personnes jouent officiellement au sein de l'Association suisse de football (ASF). Celle-ci a envoyé 23 joueurs la représenter au Championnat d'Europe des nations qu'organise la France, du 10 juin au 10 juillet. Si tous les footballeurs de ce pays ont au moins une fois rêvé de revêtir le maillot de l'équipe nationale, seuls 23 sur 272 000 y parviennent, c'est-à-dire moins de 0,01%. Et parmi les centaines à avoir reçu un jour un téléphone, un e-mail, un télégramme ou une tape sur l'épaule de la part du sélectionneur, ils ne sont que 72 - ceux qui joueront le 10 juin à Lens contre l'Albanie compris - à avoir eu le privilège de participer à une phase finale d'un Euro.

Etre un joueur de l'équipe de Suisse, devenir ce que l'on nomme «un international» est un sommet qui, malgré l'abolition des frontières sportives et la mondialisation du jeu, reste sans équivalent. De toutes les équipes de football qui peuplent notre imaginaire et meublent nos soirées télé, celle qui représente un pays est celle dont nous nous sentons le plus proches. Parce qu'elle ne peut pas se renforcer juste en achetant des joueurs. Parce que c'est la seule qu'on ne choisit pas mais qui vous choisit.

Même si certains joueurs tendent désormais à se croire plus importants que l'équipe, la Nati survit à toutes les générations, les bonnes comme les moins bonnes, les chanceuses comme les maudites. Les joueurs arrivent, s'installent, restent, parfois longtemps, mais finissent toujours par passer le témoin à un plus jeune. Ainsi va la vie.

C'est le sens de ce supplément que de tisser du lien entre les générations. De 1950 à 2016, nous sommes allés voir les héros parfois oubliés de ce grand roman épique. Ils sont âgés de 29 à 85 ans. Ils ont été parmi les meilleurs, sinon les meilleurs, de leur temps: Eugène Parlier pour les années 1950, Kōbi Kuhn pour les années 1960, Daniel Jeandupeux pour les années 1970, Heinz Hermann pour les années 1980, Stéphane Chapuisat pour les années 1990, Alex Frei pour les années 2000 et Johan Djourou pour la période actuelle.

Par commodité, nous avons découpé ce récit en tranches. Mais leur carrière mord parfois sur deux ou trois décennies. Et surtout, rien ne s'arrête définitivement ni ne commence totalement au point zéro. Les défaits d'hier ont préparé les succès de demain. Ceux qui, joueurs, avaient souffert ont tenté d'aider lorsqu'ils sont devenus entraîneurs ou parfois sélectionneurs.

Ce que disent ceux qui ont honoré le maillot de l'équipe de Suisse, toutes époques confondues, c'est que même si tout était différent, dans le fond, c'était pareil. La même fierté de faire partie des meilleurs, le même honneur de porter une croix blanche sur le cœur, la même envie de gagner pour que l'équipe nationale continue de faire briller les yeux des enfants et de ceux qui le sont restés. Pour quel histoire ne s'arrête pas. ■

LAURENT FAVRE
@laurentfavre

Jouer une phase finale, une expérience unique

CHRONIQUE Ancien défenseur central, Stéphane Henchoz a joué 72 fois pour l'équipe de Suisse et a participé à deux phases finales du Championnat d'Europe des nations, en 1996 et 2004. Il raconte, de l'intérieur, ce qui fait la spécificité de ces grands tournois internationaux

STÉPHANE HENCHOZ

Une phase finale est vraiment quelque chose d'à part dans une carrière. Il n'y en a qu'une tous les deux ans, et encore: si vous appartenez à une grande nation de football. Des joueurs comme George Best, Ryan Giggs ou George Weah n'ont jamais participé à la Coupe du monde. En Suisse, Heinz Hermann, notre recordman de sélections, n'a pas eu la chance de vivre une phase finale. Pour un pays comme le nôtre, l'opportunité est rare. Et l'événement d'autant plus exceptionnel. Pour un joueur, c'est vraiment le sommet. Suisse-Roumanie sera regardé en direct en Allemagne, en Italie, en France. Deux bons matches peuvent vous faire connaître en Thaïlande, une erreur grossière et l'on peut rire de vous au Pérou.

J'ai eu la chance de vivre deux phases finales de l'Euro, en 1996 et en 2004. En revanche, je n'ai jamais pris part à une Coupe du monde. En 1994, j'étais déjà international, mais un «coup de mou» au printemps m'avait fait sortir du groupe au plus mauvais moment. Roy Hodgson avait pris Andy Egli pour services rendus et même si je ne connais aucun autre cas semblable, ce choix se défend: Andy était une très forte personnalité, toujours positif, toujours tourné vers le collectif. Cela n'a pas de prix dans une compétition où 23 joueurs passent plus d'un mois ensemble.

Trouver un équilibre

Une phase finale est très particulière, parce qu'à aucun autre moment de votre carrière, vous ne passez cinq à sept semaines 24h/24 avec des coéquipiers qui sont pour certains des copains, que vous connaissez depuis l'adolescence pour la plupart, mais qui restent d'abord des collègues de travail. Si l'on fait les comptes, cela donne: dix jours de stage, cinq à six jours d'acclimatation sur place, dix jours de compétition; donc près de quatre semaines de concentration, pour une équipe éliminée au premier tour. Un quart de finale, comme l'ambitionne l'équipe de Suisse, c'est une semaine de plus; une finale, encore une semaine. Si vous êtes dans les 23, vous allez donc passer un mois loin de votre famille, dans une promiscuité permanente avec vos coéquipiers. Gérer cette situation est fondamental pour le staff, au moins aussi important que peaufiner le système tactique.

Au moment de préparer cette échéance, chaque entraîneur se pose la question de savoir ce qui est le mieux pour l'équipe: se couper du monde, bloquer un hôtel entier, si possible loin de tout, pour se mettre dans une bulle, avec la possibilité que les joueurs s'ennuient; ou à l'inverse essayer de vivre



«Suisse-Roumanie sera regardé en direct en Allemagne, en Italie, en France. Deux bons matches à l'Euro peuvent vous faire connaître en Thaïlande»

(EDDY MOTTAZ)

PROFIL

1974 Naissance à Billens (FR).

1993 Première sélection contre le Japon lors d'un tournoi à Hongkong.

1996 Participation à l'Euro en Angleterre (3 matches).

2001 Victoire en Coupe d'Angleterre, en Coupe de la League et en Coupe de l'UEFA avec Liverpool.

2004 Participation à l'Euro au Portugal (1 match).

2005 72e et dernière sélection.

apprêtez à disputer la compétition qui vous a fait rêver et pour laquelle vous vous êtes battu durant des mois en qualifications. Les journées n'en finissent pas et la routine s'installe: petit-déjeuner, théorie, entraînement, repas, sieste, goûter, théorie, entraînement, repas, coucher. Parfois, il y a encore une théorie le soir, avec souvent des entraîneurs qui adorent s'écouter parler. Ils oublient que des études montrent que le niveau d'attention chez un adulte fléchit après déjà six à sept minutes.

Même si l'adjoint est souvent moqué, son rôle est déterminant. En fait, tout le staff a une énorme importance. Les gens qui travaillent dans l'ombre ont la capacité de permettre au groupe de bien vivre ces moments particuliers. Un bon cuisinier, par exemple, peut vous changer la vie! Sur un tournoi, le régime alimentaire n'est pas très varié, c'est riz, pâtes, blanc de poulet, pas trop de sauce, alors si vous avez quel qu'un capable de mettre un peu de goût ou de fantaisie dans tout ça, les joueurs vont l'adorer. De temps en temps un petit dessert, ou une fois un peu de beurre dans les pâtes, c'est tout bête, mais au bout de trois semaines, cela peut vous redonner le sourire à tout un groupe.

Le sélectionneur, lui, ne pense qu'à une chose. Son équipe. Pour lui, c'est le bonheur. Il a enfin tout le monde sous la main et peut travailler tactiquement. Sur le terrain, il peut programmer deux vraies séances quotidiennes plusieurs jours de suite. C'est un moment qu'il attend depuis des mois. Par contre, son objectif reste le très court terme. Je suis sûr que Vladimir Petkovic ne prépare qu'un match: le premier, contre l'Albanie. Parce qu'il n'a pas beaucoup le temps de faire plus et parce que c'est le plus important, celui qui donnera le ton de toute la compétition.

Dans une phase finale de l'Euro, le niveau est aussi relevé qu'en Ligue des Champions, mais avec beaucoup plus de pression et de fierté, parce que tout un pays espère un exploit. Ces attentes sont souvent démesurées; chaque nation pense que son équipe peut passer le premier tour. Les Anglais partent à chaque fois pour gagner, mais rentrent bredouille depuis 1966. ■

le plus normalement possible, avec les risques que cela comporte (sorties nocturnes, rencontres, tentations). Personnellement, je ne suis pas partisan de la «bulle». Quand les joueurs de l'équipe de France ont découvert le Mont-Pèlerin en 2008, je peux vous dire qu'ils ont plus tiré la gueule qu'admiré la vue. L'idéal est de trouver un équilibre.

Toute la question est de savoir si vous pouvez faire confiance ou non au groupe. Vous pouvez sans doute vous fier à 21, mais peut-être pas à deux. Or, deux pommes pourries suffisent à contaminer un panier si l'on n'y prend pas garde. Dans un tel confinement, deux types de joueurs sont à éviter. Il y a tout d'abord le «négatif», qui va tout le temps critiquer, souvent à voix haute, et qui va chercher des appuis au sein du groupe. Celui-là peut très vite créer des clans dans un vestiaire. L'autre profil dangereux, c'est le joueur qui a une rancœur personnelle contre un coéquipier. L'entraîneur et ses adjoints doivent être très attentifs. Alex Ferguson était très fort dans ce domaine. Tout d'un coup, il transférait un joueur sans que l'on comprenne pourquoi. Lui savait qu'un vestiaire qui vit bien, c'est une équipe qui vit bien et qui, en principe, a des résultats.

Moyenne d'âge 27 ans

Avec le passage à une liste de 23 noms, tous les sélectionneurs font le même choix: trois gardiens et deux joueurs par poste. Cela me semble assez logique, même s'il faut parfois tenir compte de certaines contingences. Faut-il prendre quatre attaquants quand deux seulement ont le niveau international? L'âge moyen des joueurs retenus tourne généralement autour de 27 ans, considéré comme l'âge où un joueur est à son maximum. Une liste équilibrée mélange jeunesse et expérience, mais il faut savoir qu'on ne gagne pas un Euro avec des M21. Ce sont les joueurs expérimentés qui vont tenir l'équipe sur le terrain et en dehors. Les jeunes, s'ils ne sont pas des titulaires indiscutables, sont là pour apprendre, pour apporter leur dynamisme. Lorsque je jouais, un jeune acceptait plus facilement un statut de remplaçant. Il y avait un cycle à respecter: arriver, observer, apprendre, puis jouer et alors seulement, prendre la parole, donner son avis. La nouvelle génération veut tout, tout de suite, ce qui est une preuve d'ambition mais peut devenir délicat si les performances ne suivent pas les prétentions.

Le paradoxe d'une phase finale, c'est qu'au bout de quelques jours, vous n'avez plus envie d'être là, alors que vous vous

La sélection 2016



Roman Bürki, gardien, Borussia Dortmund



Yann Sommer, gardien, Borussia Mönchengladbach



Marwin Hitz, gardien, FC Augsburg



Johan Djourou, défenseur, Hambourg SV



Nico Elvedi, défenseur, Borussia Mönchengladbach



Michael Lang, défenseur, FC Bâle



Stephan Lichtsteiner, défenseur, Juventus Turin



François Moubandje, défenseur, Toulouse FC



Ricardo Rodriguez, défenseur, Wolfsburg



Fabian Schär, défenseur, Hoffenheim



Steve von Bergen, défenseur, Young Boys



Valon Behrami, milieu, Watford



Blerim Dzemaili, milieu, Genoa



Gelson Fernandes, milieu, Stade Rennais



Fabian Frei, milieu, Mainz 05



Xherdan Shaqiri, milieu, Stoke City



Granit Xhaka, milieu, Arsenal FC



Denis Zakaria, milieu, Young Boys



Haris Seferovic, attaquant, Eintracht Francfort



Eren Derdiyok, attaquant, Kasimpasa AS



Breel Embolo, attaquant, FC Bâle



Admir Mehmedi, attaquant, Bayer Leverkusen



Shani Tarashaj, attaquant, Grasshopper



Vladimir Petkovic, sélectionneur

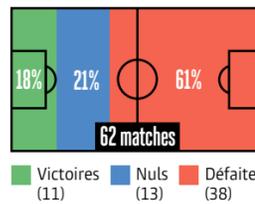


Antonio Manicone, sélectionneur adjoint

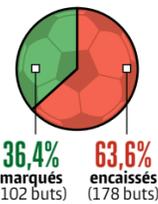
LE match

SUISSE-AUTRICHE, 5-7 LE 26 JUIN 1954 AU STADE DE LA PONTAISE À LAUSANNE Tout, dans ce match, est extraordinaire. L'affluence: 37 000 personnes entassées à la Pontaise. Le contexte: un quart de finale de Coupe du monde, le plus haut niveau jamais atteint par une équipe de Suisse. Le score: 7-5 pour les Autrichiens. Les péripéties du match, enfin: la Suisse mène 3-0 après 20 minutes de jeu, perd Roger Bocquet, victime d'une commotion (les remplacements n'existent pas), encaisse cinq buts en quinze minutes, revient, puis s'incline finalement.

Victoires et défaites



Les buts



22 novembre 1950

la Suisse est la première équipe à renouer sportivement avec l'Allemagne, devenue RFA (1-0 RFA à Stuttgart). Elle jouera également un match amical contre la Sarre.

25 avril 1954

le match amical contre l'Allemagne fédérale (3-5) joué dans le nouveau stade Jöggeli à Bâle est le premier match de l'équipe nationale retransmis en direct à la télévision.

11 avril 1956

l'équipe du Brésil est en tournée en Europe. Au Hardturm de Zurich, sa rencontre amicale face à la Suisse (1-1) constitue le premier match en nocturne joué en Suisse.

« Il y avait un peu les Bourbines et les Romands mais on était copains. Ça jouait pas les vedettes »

LAURENT FAVRE
@LaurentFavre

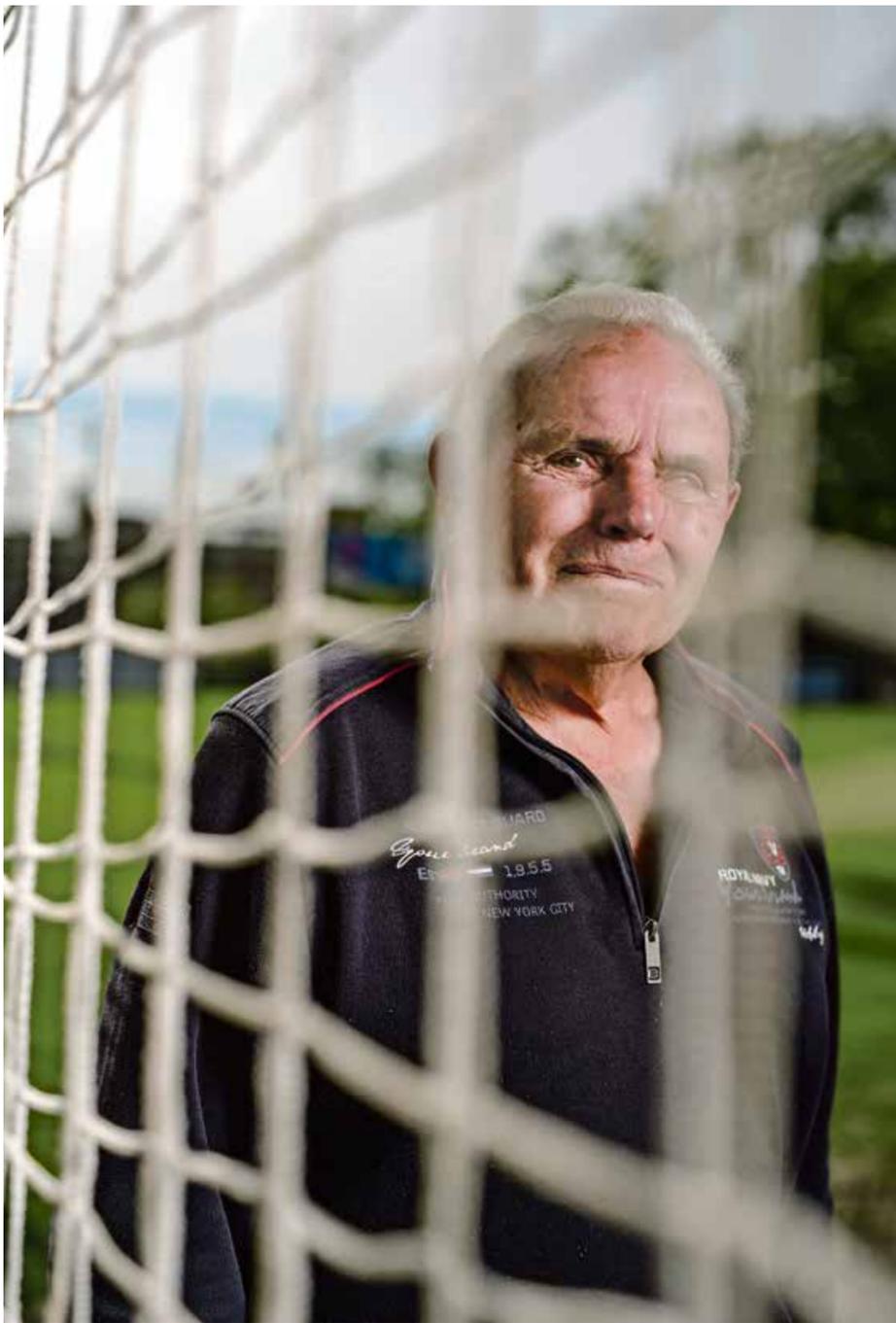
Le temps a embelli les souvenirs. L'équipe de Suisse des années 1950 a certes participé à deux Coupes du monde (1950 et 1954); on oublie qu'elle n'a eu qu'à battre le Luxembourg pour aller au Brésil (la Belgique avait renoncé au voyage) et était pays organisateur quatre ans plus tard. Chez elle, elle obtient le meilleur résultat de son histoire (quart de finale) mais elle est capable du meilleur comme du pire. De battre deux fois l'Italie en six jours, de tenir tête au Brésil à São Paulo (2-2, Coupe du monde 1950) ou aux champions du monde uruguayens (3-3 en 1954), comme de prendre 6-1 contre la Tchécoslovaquie (en 1956 à Genève) ou 8-0 en Hongrie (Budapest, 1959). Karl Rappan revient deux fois poser son fameux «verrou», mais la Nati ne réussit que deux 0-0 en 62 matches. Elle enchaîne une série de six défaites consécutives, puis une autre de huit matches sans victoire. Mais il se passe toujours quelque chose.

Ce n'est pas le temps des défaites honorables, plutôt celui des matches épiques, des récits picaresques portés par le bouche-à-oreille. Un fait de jeu peut faire oublier le score, surtout s'il est raconté par la voix nasillard de Marcel-William Suès, alias Squibbs, sur les ondes de Sottens, ou par la gouaille d'Eugène Parlier. En octobre 1954, la Suisse est accueillie devant ses buts par la Hongrie. Gégène Parlier réalise 64 arrêts, stoppe un penalty de Ferenc Puskas et permet à l'équipe de Suisse de s'en tirer avec un 3-0 honorable. En sortant du terrain, il déclare: «On les a baladés... dans nos seize mètres!»

«Ici, c'est sensas»

A 87 ans, l'ancien gardien de Cantonal, Servette, UGS, Bienne ou Lausanne, garde bon pied bon œil. Le droit. Il a laissé la gauche, et une phalange, dans l'atelier de Chailly-sur-Montreux où il a travaillé toute sa vie comme ébéniste. Dans son chalet avec vue imprenable sur le Léman («ici, c'est sensas», ne se lasse-t-il pas de s'exclamer), les meubles qu'il n'a pas fabriqués sont ceux hérités de son père. Il reçoit à la cuisine, devant une Romanette citron et une assiette de biscuits secs posée sur la toile cirée.

«J'ai connu ma première sélection en décembre 1952 à Palerme contre l'Italie. Défaite 2 à 0. Comment je l'ai appris? Eh bien, c'est tout simple: à la fin d'un entraînement avec Servette, Karl Rappan m'a tapé sur l'épaule et dit: «Tu viens avec nous en Italie.» A l'époque, intégrer l'équipe de Suisse, ça faisait quelque chose. On avait toujours rendez-vous à Macolin, chacun y allait comme il pouvait. Les Bocquet, Vonlanthen, Fatton, c'étaient des Messieurs.» Par contre, ça ne rapportait pas grand-chose. «On touchait des clous, oui!»



EDDY MOTTAZ

Les années 1950 Chaque match était une aventure

EUGÈNE PARIER Le gardien héroïque de la Coupe du monde 1954 incarne ce temps mythifié non pas des défaites honorables, mais plutôt des matches épiques et des récits picaresques

Si les joueurs ne gagnent pas ou peu d'argent, ils jouent paradoxalement devant des foules considérables, impensables aujourd'hui avec les normes de sécurité en vigueur: 123 000 spectateurs au Hampden Park contre l'Ecosse le 26 avril 1950, 100 000 spectateurs le 22 novembre 1950 à Stuttgart contre l'Allemagne fédérale, 100 000 spectateurs à Budapest le 10 octobre 1954, 110 000 à Bernabeu le 10 mars 1957 contre l'Espagne (2-2). En Suisse aussi, les stades nouvellement construits pour accueillir la Coupe du monde 1954 enregistrent des records de fréquentation qui ne seront plus jamais battus: 40 000 personnes aux Charmilles en octobre 1951 pour un match amical contre la France, 33 000 pour le nouveau Stadio communale de Lugano, 51 800 à Bâle pour le nouveau Saint-Jacques, 43 000 à la Pontaise le 23 mai 1954 pour voir l'Uruguay de «Pepe» Schiaffino.

En 1954, Eugène Parlier se retrouve titulaire pour la Coupe du monde. «Avant le premier match à Lausanne contre l'Italie, on était allé manger au-dessus de Lausanne. En sortant, Rappan me dit: «C'est toi qui joues.» Il savait que les Italiens jouaient beaucoup en l'air pour leur grand avant-centre, Lorenzi. Moi, j'avais pas peur de sortir prendre les ballons. Ouh, j'étais un peu salaud, quand je sortais j'ébriqua un peu le type. Mais on est devenus copains avec Lorenzi, à force.» Sur 21 sélections, Parlier a joué sept fois l'Italie. A la Pontaise, le public le siffle d'abord, parce qu'il le prive de Stuber, le gardien de LS. «A la fin, ils ont porté deux joueurs sur leurs épaules: Neury et mécolle. Mais Stuber a été chic: il m'en a jamais voulu.»

Grandes vedettes

A l'époque, les gardiens sont de grandes vedettes. Pour une raison toute simple: ils sont plus faciles à photographier depuis le bord du terrain. Eugène Parlier a plusieurs surnoms: Gégène à Genève (et à Joinville-le-Pont), Zézène à Lausanne et Plombette en équipe de Suisse. «Rappan demande à Pasteur et à Fatton de me faire des shoots. Sur les deux premiers, Lulu Pasteur me lobe. Je lui ai dit: «Tu fais chier avec tes plombettes!» Il connaissait pas l'expression.»

L'ambiance en équipe de Suisse est bon enfant. «Il y avait un peu les Bourbines et les Romands mais on était copains quand même. Si on jouait aux cartes, ça se mélangeait bien. Le seul que les Suisses allemands aimaient pas trop, c'était Norbert Eschmann. Il parlait bien, il avait joué à Paris, il prenait un peu des grands airs. Mon copain, c'était Casali. Il parlait pas français et je parlais pas italien mais on s'appréciait bien. Des fois, il se faisait dribbler, je plongeais dans les jambes au client et c'était «bock». D'autres fois, c'est lui qui me sauvait la mise. Par contre, les dirigeants c'étaient des vrais casques à boulons. J'ai même reçu une recommandation de

PROFIL

1929 Naissance le 13 février à Montreux.

1944 Débute à quinze ans dans les buts du FC Montreux.

1949 Signe à Servette.

1954 Devient l'une des figures de la Coupe du monde 1954.

1957 L'Atlético Madrid propose un million de pesetas pour le recruter. Son club refuse.

1966 Arrête sa carrière à Etoile Carouge.

1979 A cinquante ans, dépanne dans les buts du FC Montreux.

l'ASF parce que je n'avais pas rendu le survêtement et le maillot.»

Les footballeurs sont des grandes vedettes populaires dont on connaît bien souvent plus le nom que le visage. «Au militaire, ils m'avaient mis garde-barrière dans l'aviation à Rarogne. Un jour, un gamin vient jouer près d'où on étaient avec son ballon. Il était gardien, il voulait qu'on lui fasse des tirs. Un copain m'a montré du doigt et lui a dit: «Tu sais qui c'est, celui qu'est là? C'est Parlier, le gardien de l'équipe nationale.» Il est venu me trouver, il voulait que je l'entraîne. J'ai dit oui, j'y suis allé deux-trois fois. Fallait voir comme il était content! Bien dix ans plus tard, je le recroise. Ça m'est revenu de suite: c'était «Bubu»! Erich Burgener. Il avait pas oublié, vous pensez.»

Le style de Parlier est moderne pour l'époque. Il n'a pas peur de quitter sa ligne de but pour capter les ballons aériens en lançant son fameux «Laisse!». Il ne porte jamais de gants («on sent rien avec ces trucs-là») malgré les ballons en cuir qui se gorgent d'eau et peuvent devenir comme de la pierre. «Une fois, en Angleterre, le terrain était de la papette. Ils avaient ciré le ballon, il était impossible à travailler...»

Pas de gants, un seul maillot qu'il fallait rendre à la fin, mais un ballon souvenir. «En 1957 à Madrid, on joue contre l'Espagne. Ils doivent gagner pour aller à la Coupe du monde. On tient le match nul 2-2. A la dernière minute, Di Stefano tire. Je plonge, je touche la balle mais je suis sûr qu'il y a but. Je me relève, je cherche la balle, elle n'était pas dans le but. Elle n'était pas non plus sur les filets, ni derrière. Elle était dans le public. Quand les gens ont rendu le ballon, l'arbitre avait déjà sifflé la fin du match. Je l'ai gardé.»

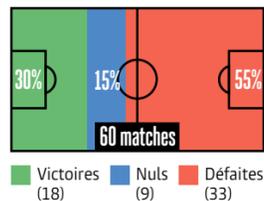
A l'issue de ce match mémorable, l'Atlético Madrid fait une offre d'un million de pesetas pour Parlier. Son club, UGS à Genève, refuse. «Le président, qui était l'oncle d'Alain Morisod, a répondu que je devais honorer mon contrat, et c'était terminé.»

IV Euro 2016

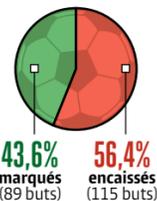
LE match

ARGENTINE-SUISSE, 2-0 LE 19 JUILLET 1966 Devant 32 000 spectateurs à Sheffield, la Nati fait ses adieux à la Coupe du monde pour 28 ans. Elle ne se qualifiera plus pour une phase finale avant la World Cup 1994 aux Etats-Unis. Ce jour-là, elle n'avait de toute façon plus rien à jouer après avoir déjà perdu, dans le groupe 2, contre la République fédérale d'Allemagne et l'Espagne. Köbi Kuhn est titularisé. Luis Artime et Ermino Oñega marquent les deux buts du match.

Victoires et défaites



Les buts



1960 Quatrième passage de Karl Rappan à la tête de l'équipe nationale, avec son célèbre «verrou suisse».

1961 La Nati se qualifie pour le Mondial 1962 en battant, en barrage, dans la zone neutre d'une ville de Berlin coupée en deux depuis trois mois, la Suède vice-championne du monde 1958.

1962 L'équipe de Suisse dispute le match d'ouverture de la Coupe du monde au Chili, et s'incline contre le pays hôte (3-1) avant de perdre ses deux autres parties.

« Je sais que les jeunes d'aujourd'hui ont du plaisir avec l'équipe nationale. Mais je crois que pour nous, c'était encore plus fort »

LIONEL PITTET, BIRMENSODORF
@lionel_pittet

Jusqu'au milieu des années 60, l'équipe de Suisse n'est pas loin d'être une grande nation du football. «On avait vraiment l'impression de faire partie des meilleurs», confirme Jakob «Köbi» Kuhn. Lorsqu'il est convoqué pour la première fois, au lendemain du Mondial 1962 au Chili, le futur sélectionneur de l'équipe nationale n'a que 19 ans. Un petit prodige du ballon rond, technicien malin et élégant. La fiche que le journaliste Jacques Ducret lui consacre dans son *Livre d'or du football suisse* s'intitule «Dribbelkünstler», artiste du dribble. Le Zurichois ne le sait pas encore, mais il va vivre le crépuscule d'une époque dorée où la Nati se qualifie presque toujours à la Coupe du monde. Elle ne manque qu'une seule des sept éditions organisées entre 1934 et 1966. L'aurore se fera dès lors attendre longtemps, d'une World Cup (anglaise) à une autre (américaine) en 1994. Vingt-huit ans sans grand tournoi.

Il pleut sur Birmensdorf, dans la proche région de Zurich, et nous arrivons chez Köbi Kuhn avant lui. La poignée de main est franche, l'œil toujours aussi malicieux. Un début d'incendie s'est déclaré dans son immeuble dernièrement et il doit entreprendre quelques travaux, nous explique-t-il. Il en profite pour passer du temps chez son amie, Jadwiga, avec qui il refait sa vie à 72 ans après avoir perdu son épouse, Alice, en 2014. Le couple a affiché son bonheur en une de *L'illustré* fin mai, et c'est bien un homme épanoui – «en parfaite santé», précise-t-il – qui nous reçoit pour fouiller dans ses vieux souvenirs.

A la page

«Sur le moment, on n'avait pas l'impression de vivre la fin d'une époque, raconte-t-il. Je n'ai jamais aimé faire des prédictions. Je n'ai pas vu venir que la Suisse n'allait plus se qualifier pendant si longtemps pour des grands tournois. Dans mon esprit, on avait toujours une chance.» Le football suisse paraissait de fait à la pointe. En 1960, le président de la Ligue nationale Franz Wangler propose d'instaurer le semi-professionnalisme dans le pays. Le club bernois de Young Boys fait une tournée de vingt-huit jours en Extrême-Orient. Le défenseur international Heinz Schneider est transféré au Lausanne-Sport pour une somme record à six chiffres (100 000 francs).

Et puis il y a le FC Zurich, trois titres nationaux dans la décennie, qui atteint les demi-finales de la Coupe des clubs champions en 1964. «Le FC Zurich était en avance sur son temps, il avait un peu plus d'argent que les autres et tout le monde pouvait aménager ses horaires de travail pour s'entraîner en journée», se souvient Köbi Kuhn, qui a fait l'essentiel de sa carrière au Letzigrund. Oui, le foot-



EDDY MOTTAZ

Les années 1960 Quand le verrou a sauté

KÖBI KUHN Le mythique sélectionneur du début des années 2000 se rappelle comment, quarante ans plus tôt, l'équipe de Suisse n'avait pas vu venir la fin d'une époque où elle se qualifiait (presque) toujours pour le Mondial.

ball suisse – et dans son sillage la Nati – semblait parfaitement dans le coup. Mais certains ont pourtant senti le vent tourner. «Si nous ne réorganisons pas notre football d'élite – et rapidement – nous allons remporter une rencontre de temps en temps avec de la chance, mais n'aurons plus notre mot à dire au niveau international à long terme», prophétisait Karl Rappan en 1962.

Austère et visionnaire

A ce moment-là, l'Autrichien vit son quatrième mandat à la tête de l'équipe nationale (il l'a dirigée avant cela dans les années 30, 40 et 50 pour un total de 77 matches, record absolu pour un sélectionneur de la Nati). Son système de jeu est toujours le même: le verrou suisse. «La recette était simple, sourit Köbi Kuhn. On entrait sur le terrain pour ne pas perdre les matches.» Plus précisément, la possession de la balle et le milieu de terrain étaient abandonnés à l'équipe adverse; on se repliait et on défendait son territoire. Austère? Visionnaire, plutôt: cette tactique introduit la défense de zone (pour compléter le marquage individuel), invente le libéro décroché et préfigure le *catenaccio* (verrou) italien. «Karl Rappan était un homme charmant, mais un sélectionneur très dur, grimace Köbi Kuhn. Une fois, après une défaite, il nous avait dit d'aller nous entraîner avec les filles!» La brimade devait être à l'époque encore plus méprisante qu'elle ne le serait aujourd'hui...

Mais l'homme a fait son temps, et son système avec. Le verrou n'offre plus les mêmes garanties. Un beau jour de 1963, l'équipe nationale s'incline même 8-1 contre l'Angleterre à Bâle. Et puis les footballeurs suisses aspirent à autre chose qu'à se barricader dans leur camp. «La transition a commencé après la Coupe du monde au Chili, estime Köbi Kuhn. On a cherché à se rapprocher du style de jeu des Pays-Bas. Le 4-4-2. On essayait de bien jouer. L'idée n'était plus d'attendre à cinq mètres pour ne pas perdre, mais de construire.» Un régal pour notre Dribbelkünstler. «D'autant qu'à l'époque, il y avait soixante mètres entre les attaquants et les défenseurs. On avait beaucoup plus d'espace pour jouer qu'aujourd'hui.»

Les Pays-Bas, la Nati les devance encore lors des qualifications pour le Mondial 1966. La Suisse n'y fera pas de miracles contre la RFA (5-0), l'Espagne (2-1) et l'Argentine (2-0). L'histoire a oublié ces trois revers, mais pas ce que Köbi Kuhn appelle aujourd'hui encore «une promenade». La nuit de Sheffield. Le Zurichois rigole et se lance dans un récit qu'il a dû faire des milliers de fois. «Nous étions de sortie avec l'équipe. Moi, pour plaisanter, je tends le pouce au passage d'une voiture. Elle s'arrête. Deux jolies filles. Avec Leo Eichmann et Werner Leimgruber, nous montons

PROFIL

1943 Naissance à Zurich.

1960 Arrivée au FC Zurich, où il jouera l'essentiel de sa carrière.

1962 Première sélection en équipe de Suisse; il en totalisera 63.

1995 Sélectionneur de l'équipe de Suisse espoirs.

2001 Sélectionneur de l'équipe de Suisse.

pour faire un tour de la ville. Voilà, c'est tout.» Ou presque: le trio rentre à l'hôtel avec quarante-cinq minutes de retard (à 23h15) et trouve le sélectionneur Alfredo Foni «assis sur une chaise devant la porte de la chambre». L'Italien ne dit rien, se lève et va se coucher. Le lendemain, Köbi Kuhn et ses compères apprennent qu'ils assisteront au premier match du Mondial dans la tribune.

Punir, d'abord

L'affaire n'en reste pas là: le président de la commission de sélection Ernst Thommen organise la venue à Sheffield des épouses des trois joueurs et Köbi Kuhn finira par être «banni» de la Nati pour deux ans. «Au fond, j'ai été touché par cette affaire, avoue-t-il aujourd'hui. D'autant qu'on n'avait rien fait de mal. Rien! On n'avait pas bu une goutte d'alcool. Même pas de l'eau!»

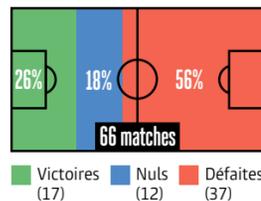
Köbi Kuhn marque une pause dans son récit. Il semble toujours stupéfait que sa «promenade» ait fait les choux gras de la presse sur le moment et que, cinquante ans après les faits, il se trouve encore un journaliste pour lui en parler. «Vous savez, à l'époque, on pensait d'abord à punir, dit-il. Une fois sélectionneur des espoirs de l'équipe de Suisse, je me suis retrouvé dans la même situation qu'Alfredo Foni; des joueurs en retard une veille de match. Mais je ne les ai pas attendus sur une chaise. Et je ne les ai pas privés de match. Au contraire, je les ai alignés pour les mettre face à leurs responsabilités.»

Jadwiga est passée rappeler à Köbi Kuhn qu'ils avaient un rendez-vous. Avant de le quitter, on lui demande comment il occupe ses journées. «Je vis, tout simplement! Je vois mes copains. Et nous profitons de voyager avec mon amie.» Voir le monde. Voilà qui nous ramène à la Nati. «Aujourd'hui, les footballeurs évoluent à l'étranger, ils connaissent tout ça, glisse-t-il. Mais pour nous, à l'époque, c'était incroyable de se retrouver à l'hôtel en équipe et de voyager. Cela cassait la routine. Je sais que les jeunes d'aujourd'hui ont du plaisir avec l'équipe nationale. Mais je crois que pour nous, c'était encore plus fort.» ■

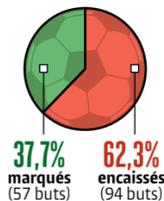
LE match

SUISSE-ANGLETERRE, 2-3 LE 13 OCTOBRE 1971 Ce match de qualification pour l'Euro 72 résume les années 70 de la Nati. Elle tient tête à une grande nation du football, l'Angleterre, championne du monde en 1966, mais finit par s'incliner sur un autogoal de Weibel à la 77e minute de jeu et terminera deuxième du groupe qualificatif, à deux petits points des Three Lions. Ce soir-là, à Bâle, Daniel Jeandupeux avait marqué le premier but suisse en début de partie et sa performance avait convaincu Bordeaux de l'engager. Le transfert ne se fera qu'à l'été... 1975. Tout n'allait pas aussi vite qu'aujourd'hui.

Victoires et défaites



Les buts



1970 Après deux qualifications consécutives à la Coupe du monde, la Nati manque celle organisée au Mexique. Elle n'y retournera pas avant 1994.

1971 Le 21 avril, l'équipe de Suisse passe cinq buts à Malte pour son plus large succès dans une période où elle marquait peu.

1976 Fin du plus long mandat de sélectionneur de la décennie, avec le départ de René Hüsey (26 matches).

« Le football est une langue à part, mais on ne parlait pas toujours le même football »

LIONEL PITTET, LE VERDIER
@lionel_pittet

Un court revers contre l'Espagne devant les 27000 spectateurs de la Pontaise le 22 avril 1970 (0-1); un autre contre l'Italie à Udine le 17 novembre 1979 (2-0). Le début et la fin des années 70 résumant ce qu'elles ont été pour l'équipe de Suisse: une décennie de défaites honorables. Sans gloire ni ridicule. La «Nationale» (on le dit à l'époque) n'a jamais beaucoup de retard, mais manque tous les rendez-vous majeurs (trois Coupes du monde, deux Euros).

Daniel Jeandupeux se retourne d'un coup de ses fourneaux et brandit une cuillère en bois enduite de risotto. «Oui, c'est vrai, nous n'avons jamais participé à un grand tournoi, lance-t-il. Mais pour se qualifier, il fallait battre au moins une nation de premier plan, car il y avait moins d'équipes en phase finale (4 à l'Euro, 16 au Mondial). Franchement, le rapport de force est-il différent aujourd'hui? Attend-on nécessairement de l'équipe de Suisse qu'elle batte l'Angleterre?» Sourire. Non, rien n'a vraiment changé. Notre hôte revient à sa casserole, remue son contenu et ses souvenirs, détaille des cèpes et des anecdotes. Une pincée de safran et d'émotions, ça chauffe et ça sent bon.

Intellectuel du football

Pour explorer les années 70, *Le Temps* s'est enfoncé dans l'arrière-pays du Sud-Ouest, près de Toulouse, en traversant le vignoble du Gaillacois et ses faux airs toscans. Daniel Jeandupeux reçoit chez lui, dans la charmante maison qu'il habite avec sa femme, Carmen, en pleine campagne. Un jardin, une piscine, des poules. Né à Saint-Imier en février 1949, l'ancien attaquant a totalisé 34 sélections en équipe de Suisse entre 1969 et 1977. Homme de lettres autant que de dribbles, il a publié un livre au beau milieu de sa carrière (*Foot, ma vie*, en 1976) et n'a jamais cessé d'écrire pour différents journaux. Le profil même du conteur idéal.

«Je vous préviens, je ne suis pas un homme d'anecdotes, prévient-il pourtant en s'installant dans un canapé. S'il me reste des souvenirs, ils sont profondément enfouis.» Finalement, il n'y aura pas besoin de creuser beaucoup. La première convocation en équipe de Suisse? «J'étais à l'école de recrues à Colombier. J'avais dû m'entraîner trois fois en quatre mois, et on m'a appelé. Sur le moment, cela ne me choquait pas...» La Nati représente alors «un rêve», qu'il considère aujourd'hui avoir réalisé «trop vite, trop facilement». «J'avais de grosses lacunes, notamment en matière d'endurance, estime-t-il. A posteriori, je me rends compte que c'était incongru.» Cela dit surtout quelque chose de l'époque.

Au FC La Chaux-de-Fonds, où Daniel Jeandupeux commence sa



EDDY MOTTAZ

carrière en Ligue nationale A en 1967, on s'entraîne «trois fois par semaine, peut-être quatre». C'est l'élite, mais pas le professionnalisme, un mot presque tabou. «C'était interdit de dire que le football était son métier, se rappelle l'ancien attaquant. On devait tous en avoir un autre.» Lorsqu'il devient sélectionneur national en 1972, Bruno Michaud était élu au Grand Conseil bâlois et directeur d'une compagnie d'aviation. Daniel Jeandupeux rigole; il avait oublié. «C'est la Suisse, ça. Il fallait bosser. Moi, j'avais choisi d'être instituteur.»

Röstigraben philosophique

Les autres pays entraînent dans l'ère du sport professionnel avec moins de complexes et les résultats s'en ressentaient. Or, la Nati de l'époque valait mieux que ce que les statistiques persiflent aujourd'hui, estime Jeandupeux. «Kuhn, Odermatt, ce n'était quand même pas n'importe quoi!» Mais c'est une décennie de transition. Tactique très défensive des générations précédentes, le «verrou suisse» de Karl Rappan a sauté et le football total est encore étranger à la Suisse. La Nati marque peu – moins d'un but par match de moyenne sur la décennie – et perd deux fois plus souvent qu'elle ne gagne. «On avait de bons joueurs, mais pas un fond de jeu exceptionnel, se remémore Jeandupeux. Il y avait plus de gestionnaires que de créatifs.»

Lui était de cette minorité. Au sein de l'équipe de Suisse coexistent plusieurs cultures, reflet d'un pays morcelé par les frontières linguistiques. «Le football est une langue à part, mais on ne parlait pas toujours le même football, illustre Daniel Jeandupeux. Les Suisses allemands étaient dans le combat quand nous rêvions de technique et de passes courtes.» Un Röstigraben tactique, philosophique. «En championnat, la Suisse allemande, on la sentait vraiment. J'ai davantage eu l'impression de jouer à l'étranger quand je suis arrivé au FC Zurich que lorsque j'ai été transféré à Bordeaux», sourit Daniel Jeandupeux, un des rares Suisses à s'exporter dans les années 70.

Les repas gastronomiques de la Nati

Dans le Sud-Ouest, il découvre en 1975 un football plus professionnalisé qu'en Suisse, mais pas standardisé comme aujourd'hui. «On était dans une région viticole, donc on buvait un peu de vin, se marre-t-il. Même les jours de match: à midi, on avait droit à un verre de rouge.» Et les soirs de liesse, alors? Lui ne faisait pas partie des plus fêtards, mais il se souvient de «moments de laisser-aller qui aidaient à forger l'esprit d'une équipe». Et il n'y avait pas qu'à Bordeaux. «Quand René Hüsey était sélectionneur de l'équipe de Suisse (en 1970, puis entre 1973 et 1976), il y avait souvent un repas gastronomique dans la

PROFIL

1949 Naissance à Saint-Imier, dans le Jura bernois.

1967 Débuts en Ligue nationale A à La Chaux-de-Fonds.

1969 Première convocation en équipe de Suisse.

1971 Brevet d'instituteur à l'Ecole normale de Neuchâtel.

1977 Dernier match en équipe de Suisse, contre la France.

1986 Sélectionneur de l'équipe de Suisse.

semaine précédant la rencontre internationale, se souvient-il. De beaux moments de convivialité.»

Le risotto est prêt. On met la table pendant que Daniel Jeandupeux continue de peindre le tableau du football de son temps par petites touches impressionnistes. La presse à l'époque? «Des plumes, de vraies personnalités. Les impressions des sportifs compaient moins que leur propre opinion. Comme lecteur, c'était génial. Comme footballeur, parfois plus dur.» Il cite Raymond Pittet, Norbert Eschmann. Et Jacques Ducret. Un nom qui le ramène à sa première sélection en 1969, pendant son école de recrues. «Le match était en Grèce, je n'avais pas joué. A la fin, Ducret me demande si je ne suis pas déçu. Je lui réponds que non. Qu'il vaut mieux une semaine en Grèce qu'à l'armée. Que cela ressemblait à des vacances. Il l'a écrit tel quel. De retour à la caserne, j'ai découvert que j'avais été désigné volontaire pour devenir sous-officier... C'était ça, le foot. Il n'y avait pas de passe-droit pour les sportifs d'élite. Bien au contraire.»

La nuit est tombée sur le Sud-Ouest. Le risotto est terminé mais la discussion pourrait se prolonger toute la nuit. Quand le joueur des années 70 marque une pause, on interpelle celui qui fut sélectionneur de la Nati lors de la décennie suivante et tenta de faire bouger les lignes. «Quand j'ai intégré un psychologue à mon staff, on m'a dit que j'étais fou.» Il faut se résoudre à quitter Daniel Jeandupeux, Carmen et le vignoble du Gaillacois. «On n'a pas fait partie des hauts faits de l'histoire du football suisse, conclut l'ancien attaquant sur un air de nostalgie. Nous avons souvent déçu le public et ses grandes attentes. A l'époque, j'avais de la peine à l'accepter. Mais maintenant, je comprends car je suis spectateur à mon tour et je ressens la fierté de voir mon équipe gagner. Quand Federer perd, je le rejette un peu. Car comme supporter, c'est le Federer qui gagne que j'aime.» ■

Les années 1970 Le temps des défaites honorables

DANIEL JEANDUPEUX L'ancien attaquant, international entre 1969 et 1977, raconte une époque où l'équipe de Suisse n'était jamais loin des meilleurs, mais n'a pas signé le moindre exploit

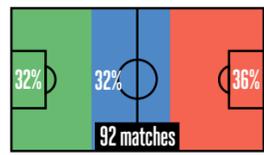
VI Euro 2016

LE match

SUISSE-TCHÉCOSLOVAQUIE, 0-1 LE 7 JUIN 1989 À BERNE

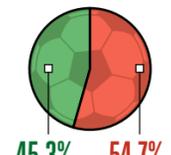
Le *Blick* a fait campagne pour le retour de Paul Wolfisberg. Un repli sur soi qui condamne l'expérience Jeandupeux, alors même que l'arrivée d'Ueli Stielike est déjà actée. Pour cette rencontre de la dernière chance dans la course à la qualification pour le Mondial italien, les dirigeants de l'ASF convoquent les vertus ancestrales et le public. Mais ni les spectateurs ni les qualités de cœur ne répondent à leurs attentes. Un match symptomatique des errements de l'époque. Seul point positif de cette énième déconvenue: Stielike est débarrassé de «Wolfi».

Victoires et défaites



Victoires (29) Nuls (29) Défaites (34)

Les buts



45,3% marqués (102 buts) 54,7% encaissés (123 buts)

30 mai 1981

La Suisse bat l'Angleterre de Keegan 2-1 à Bâle (buts de Scheiwiler et Sulser). L'une de ses plus belles victoires en compétition officielle, insuffisante pour aller à la Coupe du monde 1982.

13 novembre 1985

Le jeune et beau Daniel Jeandupeux succède au rustique Paul Wolfisberg, Lucernois à barbe semblant sorti d'un tableau de Hodler. La Suisse entre dans le monde moderne.

21 juin 1989

A Bâle, contre le Brésil, devant 13 000 spectateurs seulement, la Suisse signe un succès de prestige (1-0, penalty de Türkyilmaz) pour la première sélection de Stéphane Chapuisat.

« Nous avons des spectateurs mais pas beaucoup de soutien populaire. Ce n'était pas dans la mentalité suisse »

LAURENT FAVRE, IBIZA
@LaurentFavre

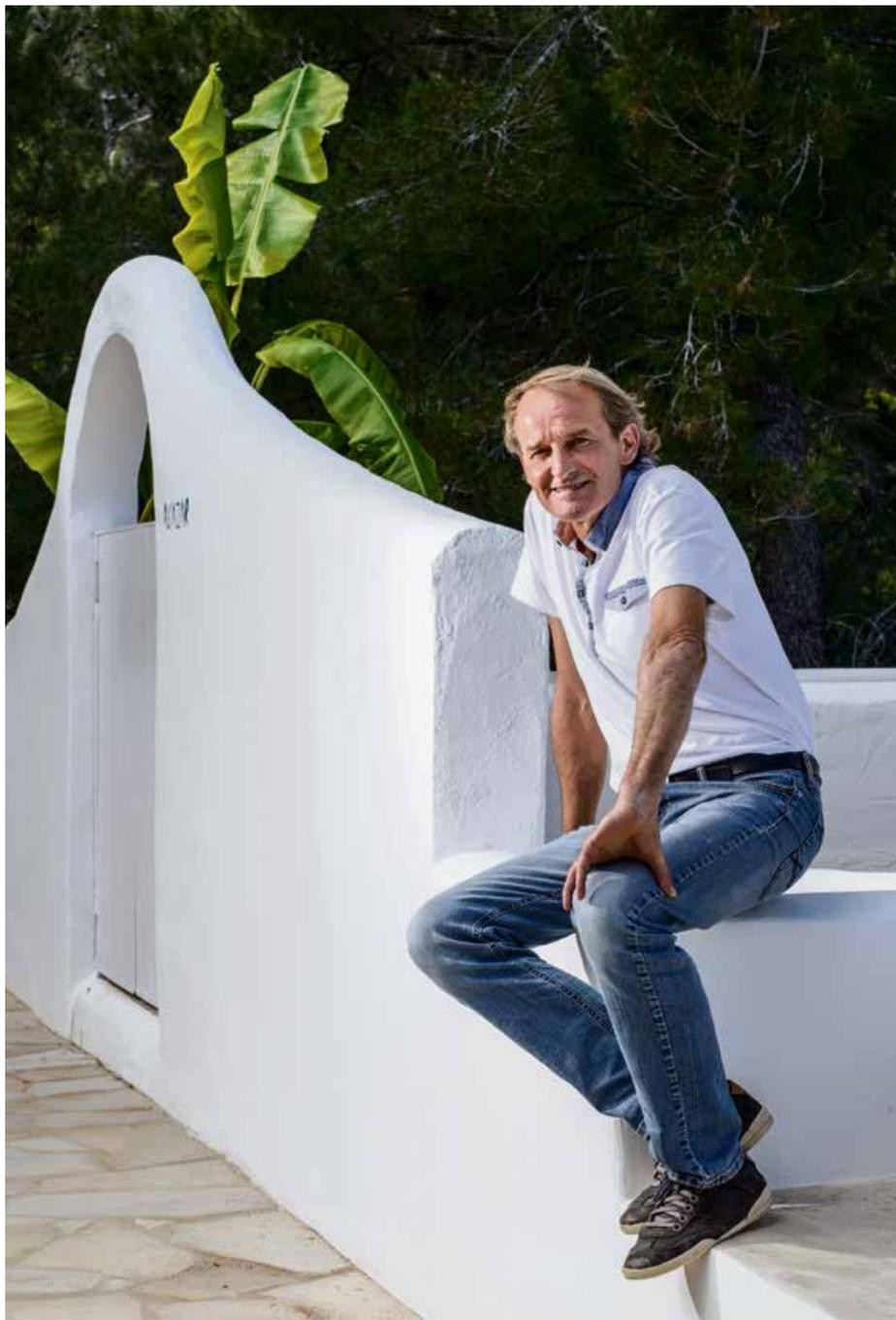
Sa première foulée, pour venir à notre rencontre, nous a immédiatement plongé trente ans en arrière. Les mêmes jambes fines, toujours ce buste droit, ces épaules carrées. Ses légendaires cheveux longs et blonds sont un peu moins blonds et un peu moins longs mais il continue de se les lisser avec les doigts, comme il le faisait sur les terrains de Grasshopper, Xamax, Servette.

C'est à Ibiza que nous avons retrouvé Heinz Hermann. Il y vit une partie de l'année, puisqu'il n'a pas de mandat dans le football actuellement. Avec son épouse, il dirige une résidence de vacances haut de gamme, notée 9,0 par Booking.com, et veille au confort de ses clients. Peu savent que l'homme affable et méticuleux qui leur donne la clé de la villa ou des linges propres pour la piscine est une légende du football suisse, recordman de sélections (118) de 1978 à 1991. «J'ai débuté avec Gabet Chapuisat et fini avec Stéphane Chapuisat», résume-t-il en souriant. Une autre particularité moins réjouissante le distingue: l'homme qui a porté le plus souvent le maillot de l'équipe de Suisse n'a jamais disputé la moindre phase finale.

Vraiment à l'extérieur

Il n'en conçoit pas d'amertume. «Je n'ai pas de regrets, je fais simplement ce constat: participer à une phase finale était beaucoup plus difficile auparavant parce qu'il y avait moins de qualifiés, seulement 8 pour l'Euro et 24 pour la Coupe du monde [contre 16 et 32 actuellement]. Le bloc de l'Est n'avait pas éclaté en petits pays; l'URSS, la Yougoslavie, la Tchécoslovaquie étaient de très bonnes équipes. A l'étranger, vous jouiez vraiment à l'extérieur: on perdait vos bagages, on vous faisait attendre trois heures à la douane, on ne vous laissait pas dormir à l'hôtel. Sur le terrain, les adversaires avaient le droit de tacler par-derrière, les arbitres ne disaient pas grand-chose, l'UEFA n'envoyait pas de superviseur. C'était comme ça...»

Evidemment, la Suisse était incapable de faire la même chose. «Nous avons des spectateurs mais pas beaucoup de soutien populaire. Ce n'était pas dans la mentalité suisse. On est toujours un peu critique, on émet des réserves. Aujourd'hui, le football est mieux accepté.» Difficile dans ces conditions de soutenir la comparaison. «Bien sûr, à chaque campagne de qualification, on y croyait mais il nous manquait de la constance. Pour la qualification au Mondial en Espagne, on bat l'Angleterre 2-1 à Bâle mais on perd contre la Norvège à Berne. Nous avions quelques excellents joueurs mais pas assez. En attaquants, seuls Claudio Sulser et Raimondo Ponte avaient le niveau international, peut-être aussi Rudi Elsener. Si l'un d'eux était blessé, nous étions sans solution.»



EDDY MOTTAZ

Les années 1980 Championne des matches amicaux

HEINZ HERMANN Les clubs suisses sont mieux organisés et plus professionnels que l'ASF. Alors les joueurs prennent leur destin en main et font évoluer les mentalités, petit à petit

L'équipe de Suisse ne brille donc que par à-coups. Elle bat l'Italie championne du monde en octobre 1982 à Rome (1-0), la France troisième du Mondial mexicain en août 1986 à Lausanne (2-0), le Brésil pour la première fois en juin 1989 à Bâle (1-0), et postule sérieusement au titre officiel de «championne du monde des matches amicaux». Elle se distingue également par son bagage intellectuel: le gardien Roger Berbig étudie la chirurgie, le défenseur Lucio Bizzini se prépare à devenir psychologue, l'attaquant Claudio Sulser prépare le concours d'avocat. Parmi ces têtes bien faites, la chevelure blonde de Heinz Hermann dépasse. Le Zurichois est retenu pour un match d'une sélection mondiale et courtisé par «l'Ajax, le Bayern, Cologne, l'Atlético Madrid». Il restera en Suisse, où il n'est pas à plaindre.

Dans les années 80, quelques mécènes permettent aux clubs suisses d'offrir des salaires parmi les meilleurs d'Europe. La Ligue nationale A attire des vedettes internationales, comme le double Ballon d'or Karl-Heinz Rummenigge au Servette, les champions du monde italiens Giancarlo Antognoni à Lausanne et Marco Tardelli à Saint-Gall, le libéro du Real Madrid Ueli Stielike à Xamax, et il s'en faut de peu que Michel Platini ne les imite (au Servette). Avec Grasshopper, Heinz Hermann dispute une demi-finale de Coupe de l'UEFA et un quart de finale de Coupe de clubs champions. Avec Neuchâtel Xamax, il bat le Bayern Munich et le Real Madrid, élimine le Celtic Glasgow et le Dynamo Kiev. «On jouait un bon rôle au niveau européen, un peu comme Bâle aujourd'hui.»

Fédération peu structurée

Le problème était l'équipe nationale. «La fédération n'était pas structurée, GC était beaucoup plus professionnel que l'ASF. Pour un match international, il n'y avait pas d'organisation, pas de mise au vert. Je me souviens qu'une fois, en hiver, nous avons fait une tournée en Amérique du Sud [en décembre 1980: défaites 5-0 en Argentine, 4-0 en Uruguay, 2-0 au Brésil]. Nous avons quitté Kloten le dimanche soir. Nous sommes arrivés le lundi après trente heures de voyage à Buenos Aires, il faisait 30°C et on jouait le mardi. Le médecin de l'équipe n'était pas capable de nous dire s'il valait mieux aller dormir ou s'entraîner. Ce n'était pas très sérieux...»

«Nous étions les premiers professionnels du football suisse. A l'étranger, cela existait depuis longtemps mais chez nous, c'était nouveau, et il fallait faire bouger les mentalités. Cela s'est fait progressivement, d'abord grâce aux entraîneurs étrangers.» Lorsqu'ils se retrouvent en sélection, les joueurs tentent de faire partager ce qu'ils vivent en club. «On discutait pour améliorer le contenu des entraînements, la préparation des matches. On a créé un conseil, avec deux Romands, deux Alémaniques et le capitaine,

PROFIL

1958 Naissance le 28 mars à Zurich.

1977 Début à Grasshopper. Première sélection en équipe de Suisse l'année suivante.

1985 Signe à Neuchâtel Xamax, avec qui il fêtera deux titres de champion de Suisse.

1988 Elu joueur de l'année pour la cinquième année consécutive.

1991 Après une énième déception, arrête en équipe nationale sur un total record de 118 sélections. Ephémère entraîneur-joueur à Servette.

2001 Devient formateur au FC Bâle.

2008 Promu en Super League avec le FC Vaduz. Licencié six mois plus tard.

qui représentait les joueurs auprès de l'ASF.» Ils obtiennent aussi le droit de désigner le capitaine, mais Heinz Hermann n'a pas été élu. «Il n'y a pas eu de besoin, c'était clair pour tout le monde», lâche-t-il dans un petit sourire.

Les années 80 étaient aussi marquées par la rivalité Grasshopper-Servette. Avait-elle une influence lorsque les joueurs des deux équipes se retrouvaient en sélection? «Pas vraiment, répond Heinz Hermann, qui a joué des deux côtés du Röstigraben. C'était plus une invention des médias. Mais l'ambiance était un peu neutre, nous n'étions pas soudés comme il aurait fallu. En fait, nous n'avions pas conscience de la valeur de la solidarité et de la force mentale. Aujourd'hui, c'est évident, mais à cette époque, on pensait que onze bons joueurs battraient toujours onze joueurs moyens.»

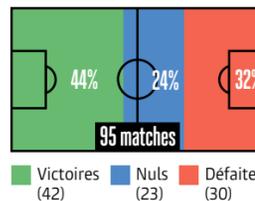
Les Suisses sont aussi mal préparés mentalement. «La préparation mentale était très sous-estimée. Nous étions comme des athlètes qui participent pour la première fois aux Jeux olympiques et qui ne donnent que le 80% parce qu'ils ne sont pas préparés à l'environnement. Daniel Jeandupeux et Lucio Bizzini ont amené cela vers la fin. Ce n'était peut-être pas parfait mais c'était déjà un progrès.»

Heinz Hermann n'en profitera pas vraiment. Il arrête en novembre 1991 après une énième désillusion à Bucarest, alors que Roy Hodgson arrive. «Ce n'est pas grave, ma génération a quand même amené sa pierre à l'édifice.» Il se spécialise dans la préparation mentale, travaille avec Inler, Derdiyok, Stocker, Frei, Sommer à Bâle, et fonde avec son pote Andy Egli le club des anciens de l'équipe nationale. Parce que tout cela reste tout de même 118 bons souvenirs. ■

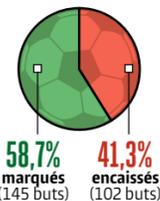
LE match

ÉTATS-UNIS-SUISSE, 1-1 LE 18 JUIN 1994 À DÉTROIT Des générations de joueurs et de supporters en ont rêvé: voir la Suisse à la Coupe du monde. Après vingt-huit ans d'attente, le rêve devient réalité dans le contexte un peu irréel du Silverdome de Détroit. Dans ce stade couvert, 77 700 spectateurs assistent au coup franc de Georges Bregy puis à l'égalisation d'Eric Wynalda pour les Etats-Unis. Quelques jours plus tard, la Suisse réussira l'un de ses meilleurs matches toutes époques confondues en surclassant la Roumanie (4-1), mais Suisse-USA a davantage marqué les esprits.

Victoires et défaites



Les buts



23 décembre 1991

L'Association suisse de football (ASF) et Neuchâtel Xamax s'échangent leurs entraîneurs. Neuchâtel récupère son ancien joueur Ueli Stielike et cède sans regret Roy Hodgson.

1er mai 1993

Une victoire contre une grande équipe, dans un match à enjeu, enfin! A Berne, un but du Lausannois Marc Hottiger permet à la Suisse de battre l'Italie (1-0) et de rêver des Etats-Unis.

31 août 1996

Artur Jorge est parti après un Euro raté. Nommé quinze jours plus tôt, Rolf Fringer ne peut éviter la défaite 1-0 en Azerbaïdjan. Le dur retour sur terre après trois ans de succès.

« Nous avons tous ce désir de participer une fois et nous emportions cela avec nous entre chaque rassemblement. C'était grisant, addictif »

LAURENT FAVRE
@LaurentFavre

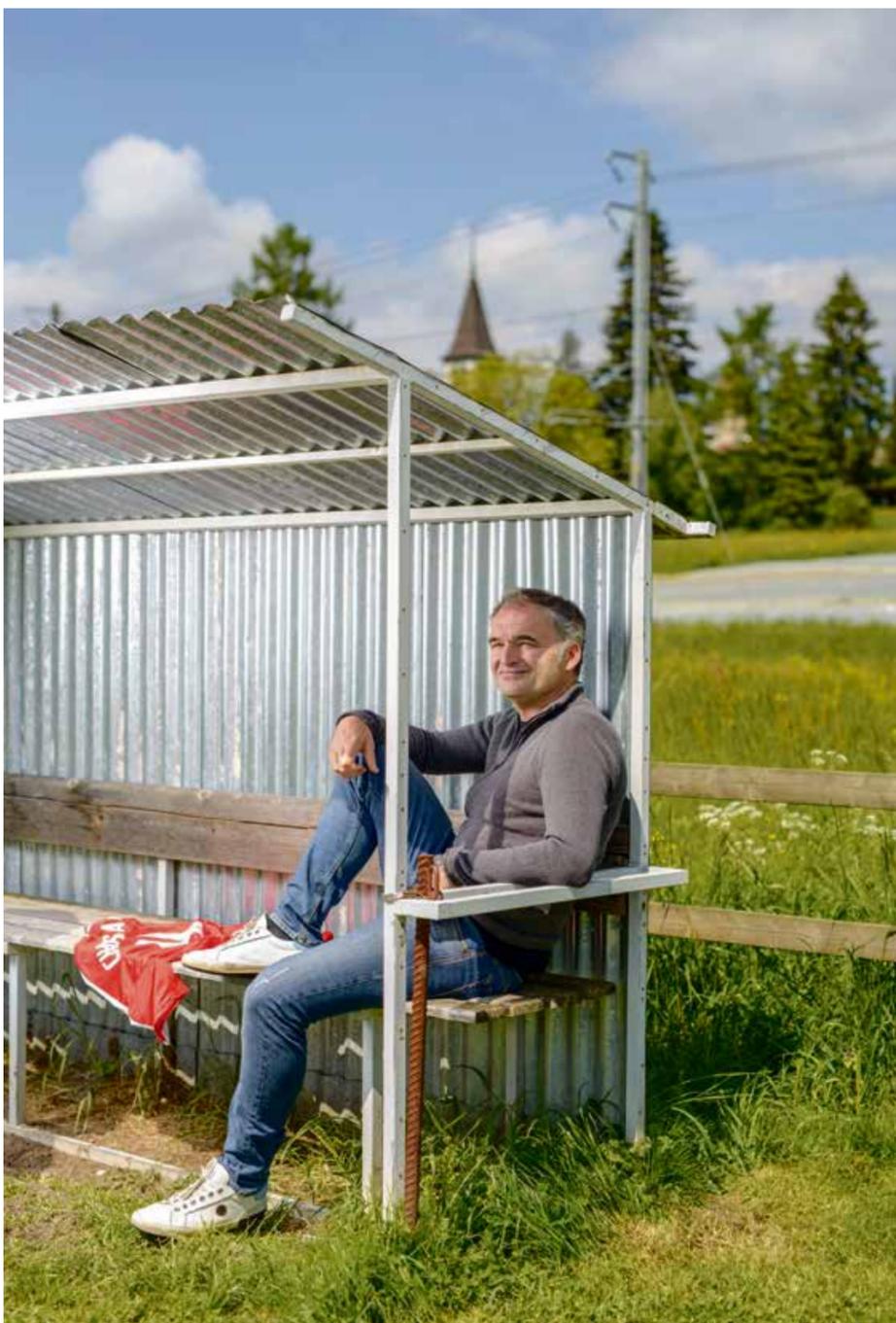
Fidèle à son personnage, Stéphane Chapuisat a donné rendez-vous en toute simplicité dans un tea-room du cœur de la vieille ville de Morat. Depuis sa retraite en 2006, il vit entre Berne et Lausanne, en parfait bilingue. Les têtes, même des dames âgées, se retournent au passage de celui qui est considéré comme l'un des meilleurs joueurs de l'histoire du football suisse.

En équipe nationale, où il succéda à son père Gabet (34 sélections entre 1969 et 1979), il totalise 103 sélections, 21 buts («j'étais plus un passeur, un deuxième attaquant qui tournait autour de l'avant-centre») et sept sélectionneurs: Ueli Stielike, Roy Hodgson, Artur Jorge, Rolf Fringer, Gilbert Gress, Enzo Trossero et Köbi Kuhn. Son nom reste cependant associé à celui de Roy Hodgson et à la période dorée 1994-1996, lorsque la Suisse, sevrée de grande compétition internationale pendant vingt-huit ans, en aligne deux à la suite. «Il n'y avait pas rien avant, tient d'emblée à relativiser le Vaudois. Avec Stielike, nous n'étions pas passés loin de la qualification pour l'Euro 1992 en Suède. Il fallait gagner le dernier match en Roumanie, nous l'avons perdu 1-0. Mais c'est vrai que l'attente était forte.»

L'espoir naît de Romandie. De Neuchâtel, où l'ASF engage Roy Hodgson en décembre 1991, et de Lausanne. A la Pontaise, l'entraîneur Umberto Barberis a lancé quelques années plus tôt une volée prometteuse qui compose déjà la moitié de l'équipe nationale: le gardien Stefan Huber, les défenseurs Dominique Herr et Marc Hottiger, les milieux Christophe Ohrel et Georges Bregy (qui n'est certes pas un perdreau de l'année) et l'attaquant Stéphane Chapuisat. A Lausanne, le nouveau sélectionneur Roy Hodgson trouve également un sursis bienvenu en mai 1992. Après trois défaites consécutives contre les Emirats arabes (!), l'Irlande et la Bulgarie, un doublé de Christophe Bonvin signe un succès de prestige contre la France, entraînée alors par Michel Platini (2-1).

Potentiel offensif

En 1993, les Lausannois se sont éparpillés. Ohrel est à Servette, Bregy à YB, Chapuisat à Dortmund et Roy Hodgson s'appuie sur le FC Sion, champion de Suisse pour la première fois grâce à la grinta d'Enzo Trossero et une défense de fer. Herr et Hottiger y ont rejoint Yvan Quentin et Alain Geiger. Avec deux anciens Valaisans, Georges Bregy devant la défense, Marco Pascolo dans les buts, Hodgson tient sa base défensive. Ce bloc de six sera le socle sur lequel la Suisse va construire ses succès. «Offensivement, nous avions du potentiel, avec Alain Sutter, Adrian Knup, Ciriaco Sforza, Nestor Subiat, Marco Grassi, Kubi Türkyilmaz et moi. Alors Roy Hodgson nous a fait énormément



EDDY MOTTAZ

travailler tactiquement et défensivement. Il a amené en Suisse le 4-4-2, avec deux chaînes de quatre [les défenseurs et les milieux de terrain] très bien huilées. On était toujours très bien positionné. Il était très difficile de nous marquer un but.»

L'Italie n'y parvient pas, et comme Marc Hottiger s'est offert à la 55e minute une joie d'attaquant, la Suisse tient son match référence. L'équipe qui bat l'Italie le 1er mai 1993 à Berne (1-0) est le onze immuable des années Hodgson. Tous les enfants du pays qui aiment le foot peuvent en réciter par cœur la composition: Pascolo; Quentin-Herr-Geiger-Hottiger; Ohrel-Bregy-Sforza-Sutter; Knup-Chapuisat. «Cette victoire a été décisive pour notre génération, mesure avec le recul Stéphane Chapuisat. Il était rare que l'on batte une grande nation dans un match décisif. Plus simplement, cela nous rapportait deux points précieux [la victoire à trois points n'est venue qu'en 1995] dans un groupe difficile avec, outre l'Italie, le Portugal et l'Ecosse qui, à l'époque, se qualifiait systématiquement. Nous, nous étions dans le quatrième chapeau au tirage au sort.»

La Coupe du monde était un rêve pour tous ces joueurs qui, à titre individuel, commençaient tout juste à sortir de Suisse. «Il y avait vraiment une immense attente autour de l'équipe. Depuis 1966, il n'y avait rien. Beaucoup n'avaient jamais vu jouer la Suisse dans une grande compétition, à une époque où les phases finales étaient un peu les seuls matches qui passaient à la télévision.»

Alain Sutter, ce héros

Voilà pourquoi Stéphane Chapuisat retient presque davantage le parcours qualificatif que la Coupe du monde proprement dite. «Entre nous, on sentait qu'on avait une bonne équipe, que cette fois c'était possible. Nous avions tous ce désir de participer une fois et nous emportions cela avec nous entre chaque rassemblement. Nous étions heureux de nous retrouver. C'était grisant, addictif.» Aux Etats-Unis, Alain Sutter devient un héros, comme le général Sutter dans le roman de Blaise Cendrars. L'aventure est un peu plombée par deux défaites finales, l'une sans conséquence face à la Colombie (0-2), l'autre éliminatoire en huitième de finale face à l'Espagne (0-3). «Le premier but est hors-jeu, on en prend deux autres en fin de match. Voilà...»

La Suisse enchaîne rapidement sur les qualifications pour l'Euro 1996. «On a joué d'emblée la Suède, qui venait de finir troisième de la Coupe du monde. On gagne 4-2 à Berne. C'était reparti.» Seule différence, les joueurs ne sont plus désormais les «petits Suisses». «Avec ces bons résultats, notre football avait une bonne image. On nous prenait enfin au sérieux.» Les «petits Suisses» se permettent

PROFIL

1969 Naissance le 28 juin à Lausanne.

1987 Début à 17 ans avec le Lausanne-Sport.

1989 Première sélection avec l'équipe de Suisse contre le Brésil (1-0).

1997 Remporte la Ligue des Champions avec le Borussia Dortmund contre la Juventus (3-1).

1999 Retour en Suisse, à Grasshopper. Il jouera également à Young Boys.

2004 Dernière sélection à l'Euro contre l'Angleterre (0-3).

2006 Prend sa retraite. Devient entraîneur des attaquants pour Young Boys et l'ASF.

même, le 6 septembre 1995 avant un match contre la Suède à Göteborg, de brandir une banderole avec l'inscription «Stop it Chirac», réclamant l'arrêt des essais nucléaires français dans le Pacifique.

Dans le sillage de Stéphane Chapuisat, premier étranger à plus de 100 buts en Bundesliga et vainqueur de la Ligue des Champions avec le Borussia Dortmund d'Ottmar Hitzfeld, le footballeur helvétique devient un produit d'exportation et les internationaux renouent avec la tradition des mercenaires suisses. Ils jouent désormais en Italie, en France, en Angleterre. «On était trois à l'étranger avant la Coupe du monde 1994 et une dizaine quelques mois plus tard», résume «Chappi». La tendance ne s'inversera plus.

La ligne de l'équipe de Suisse, elle, se brise fin 1995 lorsque Artur Jorge remplace Roy Hodgson, parti entraîner l'Inter Milan. Suivront les expériences Fringer, Gress et Trossero, pour un bilan mitigé avant le renouveau apporté par Köbi Kuhn. «Avec Gilbert Gress, nous n'avions été éliminés de l'Euro 2000 qu'à cause d'une confrontation directe défavorable face au Danemark», rappelle Stéphane Chapuisat qui, sans polémique, souligne une tendance: «Chaque fois que le sélectionneur connaissait bien le football suisse et les joueurs suisses, nous avons obtenu des bons résultats. Avec parfois de la réussite et parfois non, mais le foot se joue souvent sur des détails.»

En 2004, Stéphane Chapuisat accompagne une dernière fois l'équipe de Suisse à l'Euro 2004 au Portugal. A sa manière, discrète. Sorti à la mi-temps de son dernier match (contre l'Angleterre), resté sur le banc pour sa dernière contre la France, il s'en va sans fleur ni couronne. Au moment de faire sa valise, il donnera son ultime maillot à un ami. «Tiens, tu le veux?» ■

Les années 1990

La fin des «petits Suisses»

STÉPHANE CHAPUISAT Avec une bonne organisation et un bon buteur, la Suisse devient une équipe difficile à battre. Elle brise vingt-huit ans d'insuccès et participe enfin aux grandes compétitions

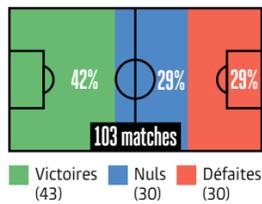
VIII Euro 2016

LE match

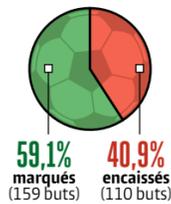
TURQUIE-SUISSE, 4-2 LE 16 NOVEMBRE 2005 À ISTANBUL

Dans ce barrage retour pour la qualification à la Coupe du monde 2006, les Suisses furent si héroïques que l'on a oublié qu'ils ont perdu (4-2). Vainqueurs 2-0 à l'aller quatre jours plus tôt, ils se qualifiaient néanmoins dans un climat indigne. De l'accueil à l'aéroport d'Istanbul à la bagarre dans le tunnel après le match, les Turcs tentèrent tout pour déstabiliser les joueurs de Köbi Kuhn. Dans cette ambiance digne de «Midnight Express», ils restèrent debout. Comme des hommes.

Victoires et défaites



Les buts



12 décembre 2002

la candidature conjointe de la Suisse et de l'Autriche pour organiser l'Euro 2008 est retenue par l'UEFA. Une première phase finale sur le sol helvétique depuis 1954.

19 juin 2006

Une marée rouge déferle sur Dortmund, pour le deuxième match de l'équipe de Suisse à la Coupe du monde. Une jolie victoire sur le Togo (2-0) et une ambiance inoubliable.

10 septembre 2008

les débuts du sélectionneur Ottmar Hitzfeld sont laborieux. Au Letzigrund de Zurich, la Suisse concède une humiliante défaite aux amateurs luxembourgeois (1-2).

« Nous avons amené de la fraîcheur, de l'ambition. Nous étions tous en pleine «bourre», en pleine confiance »

LAURENT FAVRE, BÂLE
@LaurentFavre

Campus du FC Bâle, une belle après-midi de mai. Des terrains à perte de vue où Roger Federer, qui habitait juste à côté, venait jouer enfant. Sous le préau du bâtiment des entraîneurs, Alex Frei boit un café en discutant avec ses collègues. Il n'a pas beaucoup de temps, il doit conduire son père à la gare. Il n'a guère changé, à peine quelques poils blancs ici et là, mais présente un autre visage. Sa dureté, qui en a fait l'un des meilleurs buteurs d'Europe, s'est estompée et le fait découvrir différemment. Ce qui passait pour de l'ambition et de l'intransigeance apparaît aujourd'hui comme de la rigueur et de la droiture. Ses premiers souvenirs sont d'ailleurs centrés sur l'humain, pas sur les statistiques. «Ce qu'il me reste de tout ça? D'abord les matches de qualification, l'Irlande, la Turquie, ces aventures humaines. Ce que nous avons subi en Turquie restera à jamais gravé dans ma mémoire.»

La Suisse des années 2000 aligne les phases finales comme aucune autre avant elle: Euro 2004, Coupe du monde 2006, Euro 2008 (qualifiée comme pays organisateur), Coupe du monde 2010. Paradoxalement, Alex Frei n'en garde pas un souvenir ébloui. «En 2004, c'était très difficile mais c'était de ma faute [allusion à l'épisode du crachat, sur lequel il ne veut plus revenir], en 2008 je me suis blessé au pire moment et en 2010 je n'étais pas prêt physiquement. Seule la Coupe du monde 2006 reste un très bon souvenir. Le match contre le Togo, à Dortmund, est ce que j'ai vécu de plus beau au niveau de l'ambiance autour de l'équipe nationale. J'ai marqué et ce but a fait le 5% qui me manquait pour signer ensuite au Borussia Dortmund.»

Alexander Frei est le personnage emblématique de ces années-là. De sa première sélection avec Enzo Trossero en 2001 à la 84e et dernière dix ans plus tard sous Ottmar Hitzfeld, Frei le buteur aura marqué l'équipe de Suisse. Il détient le record du plus grand nombre de buts marqués (42) et une efficacité (moyenne de 0,5 but par match) supérieure à celles de Wayne Rooney (0,47), Lionel Messi (0,46), Cristiano Ronaldo (0,45) ou Thierry Henry (0,41).

Tout à reconstruire

De la Nati, il a vraiment tout connu: la gloire, le déshonneur, les joies, les déceptions, les larmes, les campagnes du *Blick*, l'amour, le désamour. Son parcours raconte également l'évolution d'une équipe qui, au début des années 2000, restait bloquée sur le mythe de l'ère Hodgson. «J'ai eu la chance de débiter avec les cracks des années 1994-1996. Il y avait encore Henchoz, Chapuisat, Sforza, Türkyilmaz. Mais à cette période, l'équipe de Suisse était à reconstruire. Les supporters n'y croyaient plus.»

Elle va renaître sous l'impulsion d'une bande de gamins que l'on va appeler les «Titans», en référence à



EDDY MOTTAZ

un film que leur sélectionneur, Bernard Challandes, leur montre pour les motiver.

Le 23 mars 2001, à Belgrade, la Suisse de Trossero doit jouer le lendemain contre la Yougoslavie sur le terrain du Partizan. Le match de la dernière chance, un de plus. L'ambiance est morose chez les suiveurs, sauf pour Jacques Ducret. Le vieux journaliste genevois est bien le seul à pester contre le car qui va arriver en retard à Novi Sad en Voïvodine, à 100 kilomètres de Belgrade, où jouent les M21. Mémoire vivante de l'équipe nationale, il sent qu'il se passe quelque chose avec ces jeunes à qui Köbi Kuhn accorde plus que de la confiance, de l'amour. Dans le lobby de l'hôtel où a été abattu le «tigre» Arkan (un ex-hooligan devenu milicien durant la guerre), Ducret s'efforce de convaincre ses confrères que Kuhn doit remplacer Trossero à la tête des «A».

En Yougoslavie, Alexander Frei fête sa première sélection en remplaçant Hakan Yakin à l'heure de jeu. Mais c'est Stéphane Chapuisat qui marque (1-1). Rapidement, Frei est rejoint par Ludovic Magnin, Daniel Gygay, Ricardo Cabañas, Stéphane Griching. Et par Köbi Kuhn, qui laisse Bernard Challandes conduire les «Titans» en demi-finale de l'Euro M21, que la Suisse organise en 2002.

Grand appétit

«Cette génération des «Titans», c'a été le déclic qui manquait depuis les années Hodgson, estime aujourd'hui Alex Frei. Nous avons amené de la fraîcheur, de l'ambition. Nous étions tous en pleine «bourre», en pleine confiance. Nous étions titulaires dans nos clubs, souvent à des postes clés.» Cette nouvelle vague se distingue par son appétit et son absence de complexe. «On avait la niaque, du caractère, de la personnalité, mais aussi du respect pour les anciens. On a su se fondre dans le groupe existant parce que chacun se battait pour les autres. Je crois que nous avions grandi avec les exploits de la Suisse de 1994 et 1996. Pour nous tous, jouer pour l'équipe nationale était une très grande fierté.»

La volée suivante, incarnée par le trio Barnetta-Senderos-Ziegler, champions d'Europe M17 en 2002 au Danemark, arrive quatre ans après, lancée par un o-o fondateur au Stade de France. L'amalgame entre les générations se fait naturellement. Logique: les jeunes sont les produits directs de la réussite de leurs aînés, puisque issus du concept de formation que Roy Hodgson et Hansruedi Hasler, le directeur technique de l'ASF, ont mis en place dès 1995 avec l'argent reçu de la participation à la World Cup et du sponsoring de Credit Suisse.

Durant quelques mois, entre mars et septembre 2001, les trois meilleurs buteurs de l'histoire moderne du football suisse cohabitent. «Chapuisat et Türkyilmaz m'ont beaucoup aidé. Lorsqu'il est arrivé à Lucerne, il m'a pris à part après le deuxième entraînement pour me

PROFIL

1979 Naissance le 15 juillet 1979 à Bâle. Passe une partie de son enfance à Begnins (VD).

2000 Se révèle au FC Lucerne et signe à Servette.

2002 Demi-finaliste de l'Euro 2002 avec les M21. Joue déjà en équipe de Suisse.

2004 Marque quatre buts à Fabien Barthez dans le même match lors d'un Rennes-Marseille (4-3).

2007 Capitaine de l'équipe de Suisse.

2008 Bat le record de buts en sélection de Türkyilmaz mais se blesse au premier match de l'Euro en Suisse.

2011 Annonce sa retraite de l'équipe nationale le 5 avril. Son bilan: 84 sélections, 42 buts.

2013 Prend sa retraite de joueur sur un dernier titre de champion avec le FC Bâle.

dire qu'il voyait en moi le futur attaquant de l'équipe de Suisse. Ensuite, il n'a jamais cessé de me soutenir et de me conseiller. En 2001 au Luxembourg, quand il bat le record de buts en sélection, toute l'équipe l'a aidé. Tout de suite après le match, il m'a dit: «Tu vas battre ce record.»

C'est ce qu'Alex Frei fera, à son tour avec l'aide de ses coéquipiers. «Si je regarde d'où je viens, je suis très fier de ces 42 buts, comme d'avoir été un buteur reconnu dans trois championnats. Mais on ne marque pas si l'on n'est pas accepté par l'équipe. Les huit ou neuf premières années, je sentais que les mecs avaient confiance en moi, qu'ils comptaient sur moi pour marquer et, parfois, les sortir d'une mauvaise situation. Cela me donnait une immense confiance en moi.»

Ce fut plus vraiment le cas sur la fin. Revenu en Suisse, au FC Bâle, Frei divise. «C'était difficile, je sentais qu'une partie du public voulait autre chose, quelqu'un d'autre. Ce n'était qu'une minorité, mais celle qui fait du bruit.» Touché, il préfère arrêter, ne pas faire le match de trop.

Aujourd'hui, après une expérience délicate de directeur sportif du FC Lucerne, il entraîne les M15 du FC Bâle. «Je ne cherche pas ma voie. Je suis équilibré, heureux de ma vie. A Lucerne, c'était difficile, cela m'a même rendu malade, mais c'était une très bonne expérience qui m'a ouvert les yeux sur la gestion d'un club en Suisse. Je vais continuer ma formation et passer mes diplômes d'entraîneur, mais je ne sais pas si j'irai au bout. Je sais que j'aime transmettre mon expérience aux jeunes, mais diriger une équipe professionnelle, pour le moment, je n'ai pas le feu sacré en moi.»

Les années 2000

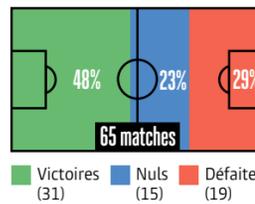
La génération sans complexe

ALEXANDER FREI Quatre participations consécutives aux phases finales: du jamais vu, tout comme l'ambition des «Titans» lancés par Köbi Kuhn d'abord en M21 puis en équipe nationale

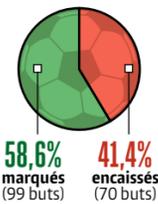
LE match

SUISSE-SLOVÉNIE, 3-2 LE 5 SEPTEMBRE 2015 Cette victoire vaut autant par son importance historique (elle a été décisive pour la qualification à l'Euro en France) que par son scénario. A 14 minutes de la fin du match, la Nati est menée 2-0 et livre une performance indigeste, mais les entrées de Josip Drmic (deux buts) et Valentin Stocker (un) vont tout changer dans le plus beau final de l'histoire du football suisse, résumé en un quart d'heure des énormes capacités de cette génération. Les deux héros du jour ne seront pas à l'Euro, le premier blessé, le second en difficulté dans son club du Hertha Berlin.

Victoires et défaites



Les buts



2010 Au Mondial sud-africain, la Suisse bat d'entrée le futur champion espagnol, puis sort par la petite porte sans marquer le moindre but contre le Chili et le Honduras.

2012 Pour la première fois depuis la Coupe du monde 2002, la Nati manque à l'appel d'un grand rendez-vous, l'Euro en Ukraine et en Pologne.

2014 L'équipe nationale perd en prolongations son huitième de finale contre l'Argentine au Mondial brésilien. Ainsi se termine l'ère d'Ottmar Hitzfeld comme sélectionneur.

« Que serait, aujourd'hui, l'équipe de Suisse si elle n'était composée que de joueurs nés en Suisse de deux parents suisses? »

LIONEL PITTET
@lionel_pittet

« Je m'en souviens comme si c'était hier. J'étais chez ma famille d'accueil londonienne quand mon portable a sonné. C'était Köbi Kuhn qui m'appelait pour un match contre l'Ecosse. Une immense surprise. Debout dans ma petite chambre, j'ai réalisé que c'était le début d'une aventure. » Dix ans se sont écoulés depuis ce jour. Et Johan Djourou, 61 sélections, incarne parfaitement ce que l'équipe de Suisse est devenue. Elle est multiculturelle, il est né à Abidjan. Elle est articulée autour de joueurs évoluant à l'étranger, il a fait toute sa carrière entre la Premier League et la Bundesliga. Elle est débarrassée de ses complexes, il a rejoint le centre de formation d'Arsenal à 16 ans, très tôt convaincu de ses qualités.

A l'Euro, le Genevois sera le patron de la défense de Vladimir Petkovic et, lorsque le sélectionneur demande à ses joueurs d'aborder la compétition avec une certaine arrogance, il adhère. Oubliée l'élimination sans gloire au Mondial sud-africain (2010), balayée la non-qualification pour l'Euro en Pologne et en Ukraine (2012). « Le potentiel de cette équipe est énorme. N'oublions pas l'Argentine, en huitièmes de finale au Brésil: nous sommes malchanceux à la fin, mais nous tenons tête au futur vice-champion du monde. »

Du terrain B au principal

A quelques jours du début du camp d'entraînement de l'équipe de Suisse à Lugano, Johan Djourou a donné rendez-vous au stade de la Fontenette, repaire d'Etoile Carouge et théâtre de ses débuts. « C'est ici que j'ai commencé à croire que je pouvais devenir pro, raconte-t-il en balayant les lieux du regard. J'ai toujours fonctionné par étapes. Quand j'évoluais sur le terrain B, je rêvais de jouer sur le principal. » Et ainsi de suite jusqu'au plus haut niveau. Il n'a pas l'occasion de revenir très souvent, mais il se tient au courant des résultats du club et connaît encore pratiquement tout le monde. Echange de sourires et de quelques mots avec les tenanciers de la buvette et les jeunes qui passent. On devine la fierté des premiers, l'envie de prendre exemple des seconds. « On te suivra à l'Euro! », lui promet-on.

Nous aussi, mais pas si vite. A devoir raconter une époque pas terminée, le risque d'une fuite en avant menace. Mais à 29 ans, Johan Djourou se montre très habile pour prendre du recul. Donner la balle en retrait, lever la tête. Tout le contraire de l'équipe de Suisse ces dernières années. « Pendant longtemps, la Nati réalisait de belles performances contre des adversaires supérieurs, mais peinait à faire le jeu contre des plus faibles, estime-t-il. Cela a changé. Les jeunes sont moins timides qu'à l'époque. » Plus aguerris au très



EDDY MOTTAZ

Les années 2010 Multiculturelle, la Nati 2.0

JOHAN DJOUROU Le Genevois sera le patron de la défense suisse à l'Euro. Mais avant de se mettre en quête de l'exploit qui couronnera le talent de sa génération, il prend du recul et dresse le portrait d'une sélection ouverte sur le monde et ambitieuse. Tout comme lui

haut niveau, aussi. Des vingt-trois sélectionnés pour l'Euro, seuls cinq évoluaient en Super League cette saison. Parmi eux, Tarashaj a déjà signé à Everton, Embolo est courtisé un peu partout en Europe et Zakaria est également suivi de près. « L'équipe est meilleure grâce à tous ces joueurs qui évoluent à l'étranger, estime Johan Djourou. D'abord parce que la concurrence y est supérieure et qu'il faut se battre sans arrêt pour jouer, ensuite parce qu'on y affronte des joueurs d'un sacré calibre. En Allemagne, un défenseur doit se débrouiller avec Aubameyang ou Lewandowski. »

« On est devenu sexy! »

Les portes de l'étranger s'ouvrent aujourd'hui très tôt aux jeunes footballeurs. En partant pour Arsenal à 16 ans, le Genevois était un pionnier et ne regrette en rien son choix. Tant pis si l'Association suisse de football exhorte les ados à s'imposer en Super League avant tout. « En Suisse, on nage dans le confort, on ne se remet pas en question, c'est toujours la faute de quelqu'un d'autre. Partir te met face à toi-même. Si l'intéressé se sent prêt, franchement, je dis pourquoi pas. »

En 2010, l'horizon du jeune footballeur suisse est international. Il rêve de jouer au Real Madrid, pas avec la « une » d'Etoile Carouge. Mais même dans l'infini d'un football globalisé, l'image de l'équipe de Suisse conserve une place spéciale, « pour chaque gamin » comme pour Johan Djourou, dont les premiers souvenirs sont « 1994, la World Cup aux Etats-Unis, le coup franc de Georges Bregy et déjà le rêve de porter à mon tour ce maillot rouge à croix blanche ». Un vrai truc à part. « La Ligue des champions, c'est magnifique. Mais l'Euro ou un Mondial, c'est encore autre chose. D'autant qu'aujourd'hui, l'équipe de Suisse donne envie. On est devenu sexy! », se marre-t-il.

L'impact des sélectionneurs de prestige est incontestable. « Cela met les joueurs en confiance d'avoir un entraîneur comme Ottmar Hitzfeld. Ils se disent que s'il a accepté le job, il doit y avoir de la qualité dans l'équipe », assure Johan Djourou. A l'Allemand, vainqueur de deux Ligue des champions avec Dortmund puis le Bayern, a succédé Vladimir Petkovic, après le Mondial brésilien, et l'ancien entraîneur de la Lazio a amené sa touche. « Un peu plus de liberté, de fantaisie », selon le défenseur genevois.

La force de la diversité

Mais l'équipe de Suisse n'a pas fondamentalement changé, elle cristallise les mêmes problématiques depuis le début des années 2010 et même un peu avant. Elle est décrite comme la meilleure de tous les temps mais n'a pas encore signé l'exploit qui valide cette impression. Et sa multiculturalité est à la fois atout séduction et motif d'inquiétudes. Johan Djourou (comme les

PROFIL

1987 Naissance à Abidjan, en Côte d'Ivoire.

1988 Déménagement à Genève.

2003 Transfert à Arsenal, où il intègre le centre de formation du club londonien.

2006 Première sélection en équipe de Suisse.

2013 Après huit saisons et demie en Premier League, il rejoint Hanovre puis Hambourg en Bundesliga.

autres joueurs) rassure. Des clans en équipes de Suisse? « Dans chaque équipe, c'est pareil, il y a des affinités, mais sur le terrain, c'est tous ensemble. » Un soi-disant Balkan-graben? « Que certains joueurs parlent albanais entre eux n'est pas un souci - tant que ce n'est pas pour manquer de respect aux autres - surtout dans une équipe déjà habituée à jongler entre l'allemand, l'italien et le français, voire l'anglais. » Et si le cadre comprend plusieurs albanophones, treize ans après la première sélection de Milaim Rama, « nous sommes aussi beaucoup avec des origines africaines », sourit Djourou. Cinq à l'Euro, pour être exact; du jamais vu en équipe de Suisse.

Et alors? « C'est une force, soutient Djourou. Que serait, aujourd'hui, l'équipe de Suisse si elle n'était composée que de joueurs nés en Suisse, de deux parents suisses? Cela fait longtemps qu'elle brasse des origines variées et chacun amène son propre bagage. Le résultat: une équipe aux portes du top 10 du classement FIFA (14e). Il y aura toujours des réflexions désagréables, mais la Suisse est multiculturelle. Son équipe de football le reflète naturellement. » Lui-même se revendique « 100% Suisse et 100% Ivoiriens », mais n'a jamais envisagé de défendre les couleurs de son pays d'origine. Simple question, pour lui, de loyauté, « de respect de tout ce qui avait été fait pour moi en Suisse. »

Le smartphone de Johan Djourou vibre dans sa poche. Une autre des révolutions qu'il a vécues depuis son arrivée en équipe nationale. « C'est vrai qu'on y est souvent scotchés, reconnaît-il. Cela permet de rester en contact direct avec nos proches et nos fans. Mais lors des rassemblements, il y a des règles: pas de portable à table. » Au fait, la sélection a-t-elle son propre groupe What's App, comme toutes les équipes de football du pays? « Oui. » Sourire. Et qu'est-ce qu'on s'y écrit? « Vous le savez très bien... » Plus un vestiaire sportif chambre, plus il est sain. On quitte Johan Djourou convaincu que celui de la Nati n'est pas malade. ■

X Euro 2016

La sélection



Marco Pascolo,
gardien,
Servette



Stephan Lehmann,
gardien,
Sion



Joël Corminboeuf,
gardien,
Neuchâtel Xamax



Marc Hottiger,
défenseur,
Everton



Yvan Quentin,
défenseur,
Sion



Stéphane Henchoz,
défenseur,
Hambourg SV



Alain Geiger,
défenseur,
Grasshopper



Sébastien Jeanneret,
défenseur,
Neuchâtel Xamax



Ramon Vega,
défenseur,
Grasshopper



Raphaël Wicky,
milieu,
Sion



Sébastien Fournier,
milieu,
Sion



Marcel Koller,
milieu,
Grasshopper



Patrick Sylvestre,
milieu,
Sion



Johann Vogel,
milieu,
Grasshopper



Régis Rothenbühler,
milieu,
Neuchâtel Xamax



Christophe Bonvin,
milieu,
Sion



Alexandre Comisetti,
milieu,
Grasshopper



Ciriaco Sforza,
milieu,
Bayern Munich



David Sesa,
attaquant,
Servette



Kubilay Türkyilmaz,
attaquant,
Grasshopper



Stéphane Chapuisat,
attaquant,
Borussia Dortmund



Marco Grassi,
attaquant,
Stade Rennais



Artur Jorge,
sélectionneur



Hanspeter Zaugg,
sélectionneur
adjoint

1996



Roy Hodgson file à l'anglaise

LA SUISSE À L'EURO (1/3) Sur la lancée de la Coupe du monde 1994, la Suisse se qualifie pour la première fois pour l'Euro, organisé par l'Angleterre. Mais Roy Hodgson s'en va à l'Inter Milan et son successeur, le Portugais Artur Jorge, décide de se passer des stars alémaniques Alain Sutter et Adrian Knup. Un ressort est cassé

LAURENT FAVRE
@LaurentFavre

Il faut trois ans pour bâtir une équipe mais trois minutes peuvent suffire à la détruire. Depuis la fameuse rocade Hodgson-Stielike en 1992 (l'Anglais passe de Neuchâtel Xamax à l'équipe de Suisse, l'Allemand fait le chemin inverse), le nouveau sélectionneur s'était efforcé de donner un style (scandinave) à l'équipe nationale. Celle-ci s'était qualifiée assez brillamment pour la World Cup 1994 aux Etats-Unis et, sur sa lancée, avait décroché son billet pour le Championnat d'Europe des nations, qu'organisaient l'Angleterre en juin 1996. «Nous avions devancé la Suède, qui venait de finir troisième de la Coupe du monde. Ça tournait bien, nous étions durs à battre et avions de bons attaquants», se souvient l'ancien défenseur Stéphane Henchoz.

En novembre 1995, le tirage au sort la place dans le groupe A avec l'Angleterre, pays organisateur, les Pays-Bas, qualifiés après un barrage contre l'Irlande mais quarts de finalistes aux Etats-Unis, et l'Ecosse, alors toujours présente dans les grands rendez-vous. Un groupe homogène, mais l'Euro a la réputation d'être plus difficile qu'une Coupe du monde. Et puis Roy Hodgson connaît parfaitement bien les deux équipes britanniques.

La cote de l'entraîneur anglais, débarqué incognito en 1990 de Malmö, est au plus haut en Europe. Massimo Moratti, qui vient de racheter l'Inter Milan et dépense sans compter, le veut absolument. Est-ce l'idée de doubler son salaire, la promesse d'entraîner les meilleurs joueurs du monde (Ronaldo, Youri Djorkaeff, Christian Vieri, Roberto Baggio) ou la perspective d'habiter une villa au cœur d'un golf? Hodgson ne résiste pas bien longtemps. Un accord avec l'Association suisse de football (ASF) semble trouvé pour que l'Anglais cumule les deux fonctions jusqu'au terme de l'Euro. Après tout, l'équipe tourne toute seule, les joueurs lui font confiance et son adjoint, Hans-Peter «Bidu» Zaugg, est capable de gérer les affaires courantes.

Surprise générale

Tout bascule juste avant Noël. Dans un réflexe bien helvétique, le président de l'ASF Marcel Mathier et le délégué aux équipes nationales Giangiorgio Spiess convainquent le comité central que l'équipe de Suisse ne peut pas partager son sélectionneur avec un club. «Alors qu'il avait été question que je puisse cumuler les fonctions entre l'Inter et la Nati, ils ont changé d'avis. Ils voulaient un coach à plein temps», regrettera Roy Hodgson. Et aussi un nom ronflant, un entraîneur prestigieux. Giangiorgio Spiess en a un:

Artur Jorge. Le 19 décembre 1995, le Portugais est nommé sélectionneur à la surprise générale.

Artur Jorge est l'homme qui a mis le FC Porto sur la carte de l'Europe. Il a remporté la Coupe d'Europe des clubs champions en 1987 en battant le Bayern Munich. Tout le monde se souvient du but vainqueur marqué par l'Algérien Rabah Madjer d'une talonnade géniale; moins du style de jeu défensif qu'il impose à ses équipes. Jorge est un intellectuel du football, qu'il est allé étudier en RDA, à Leipzig. Ce visionnaire a anticipé le football moderne: des contingents de 25 à 30 joueurs interchangeables, les statistiques, un manager qui prend du recul et laisse le terrain à ses adjoints. C'est un cérébral froid et distant, qui garde ses distances et ne parle qu'à sa moustache. Le choc cultu-

rel avec Hodgson – sympathique, charmeur, tactile, roué – est brutal. Dans un football suisse historiquement tiraillé entre ses diverses influences, l'Anglais avait su se placer au-dessus de la mêlée et créer l'union sacrée. Le Portugais, lui, se met à part.

A mille lieues des calculs

Il semble se désintéresser du Championnat de LNA, ne parle pas aux internationaux, dont il va voir les matches à Dortmund, Hambourg ou Munich. *L'Hebdo*, qui lui consacre à l'époque un portrait, écrit: «Il est passé maître dans l'art de la banalité décourageante. Quand on lui demande ce qu'il pense du niveau du foot suisse, sa réponse reste invariable: «Il y a de bons joueurs et des moins bons.» Peut-être est-ce une manière de cacher son ignorance. Avec le recul, Stéphane Chapuisat le pense: «Il ne connaissait pas forcément bien le championnat...» Ce qui est sûr, c'est qu'il ne connaît pas le *Blick*. Depuis des lustres, la rubrique des sports du quotidien zurichois a la prétention de faire et de défaire les sélectionneurs. Dans le doute, les joueurs préfèrent jouer le jeu de la petite info glissée, du commentaire réservé en primeur. «Il vaut mieux avoir le *Blick* avec soi que contre soi», résume l'un d'eux. Artur Jorge est à mille lieues de ces petits calculs. Malgré des matches amicaux

décevants, il prépare son groupe pour l'Euro. Et une (double) surprise.

Le mardi 28 mai est le jour prévu pour l'annonce des 22 joueurs retenus pour l'Euro. «On s'était entraînés le matin, il y avait encore un groupe de 25-26 joueurs, se souvient Stéphane Henchoz. Artur Jorge a fait venir quelques joueurs dans son bureau pour leur parler. Il y avait Knup et Sutter, mais personne n'a fait le lien. Quand ils sont sortis, ils nous ont dit «On n'y est pas» et ça a été le choc.» Un séisme, même. Pas d'Euro pour Adrian Knup le buteur et Alain Sutter le créateur. Artur Jorge leur préfère David Sesa et Alexandre Comisetti.

Ce 28 mai devient «le mardi noir du football suisse». «Ce soir-là, Tele Züri a battu son record d'audience, un débat sur Radio 24 a duré exceptionnellement jusqu'à minuit, des filles ont, paraît-il, pleuré dans les écoles», écrit encore *L'Hebdo*. Car Alain Sutter, bien plus que Stéphane Chapuisat, est la star des années 90. Un footballeur délicat au physique de Viking, torse body-buildé et longs cheveux blonds. Dix ans avant David Beckham, il est le premier footballeur métrosexuel. La stupeur passée, la fureur se déchaine. Le *Blick* entame une campagne baptisée «Jorge Wahnsinn» («la folie de Jorge»). Quatre jours plus tard, la Suisse joue son dernier match amical avant l'Euro contre

Le «Blick» entame une campagne baptisée «Jorge Wahnsinn» («la folie de Jorge»). A Bâle, le Portugais doit être protégé par un garde du corps



Colère La non-sélection de Knup et de Sutter crée la stupeur. Quatre jours après cette décision, la Suisse joue son dernier match amical à Bâle, où des dizaines de banderoles hostiles à Artur Jorge sont déployées. (KEYSTONE)

L'Euro des premières
Pour la première fois, la phase finale réunit 16 équipes. Les joueurs arborent désormais leur nom au dos des maillots. Autre première: le but en or (golden goal), qui donne la victoire à la première équipe qui marque en prolongations. Le premier «buteur en or» est l'Allemand Oliver Bierhoff, en finale contre la République tchèque (2-1). Le but en or sera encore appliqué quatre ans plus tard lors de l'Euro 2000 (but décisif du Français David Trezeguet en finale contre l'Italie), puis la formule sera abandonnée.



Suisse-Angleterre 1-1 (0-1) Londres, samedi 8 juin 1996, stade de Wembley, 78 000 spectateurs. Buts: 24e Shearer 0-1, 87e Türkyilmaz (pen) 1-1. (KEYSTONE/AP PHOTO/PA/JADAM BUTLER)



Le mur suisse (Ramon Vega, Alain Geiger, Marco Grassi, Johann Vogel et Christophe Bonvin) fait bloc et résiste à la menace de Stuart Pearce et de l'Angleterre, lors du match d'ouverture de l'Euro 1996. (KEYSTONE/EPA PHOTO/GERRY PENNY)

la République tchèque. Le sélectionneur, protégé par un garde du corps, est sifflé, conspué. Des dizaines de banderoles réclament son départ. Certains se demandent si son opération au cerveau en 1994 n'a pas diminué ses capacités intellectuelles.

Artur Jorge essaye un 3-5-2 inédit en première mi-temps, puis revient au 4-4-2 après la pause. La Suisse perd et s'envole pour Londres totalement déboussolée. «Le grand mérite de Roy Hodgson était d'avoir mis en place quelque chose de très stable et efficace. Là, tout était remis en question», résume Stéphane Chapuisat.

Les joueurs gardent tout de même un point fixe en ligne de mire: Wembley. Ils doivent jouer le match d'ouverture contre l'Angleterre dans le stade le plus mythique de l'histoire du football.

Le 8 juin tombe un samedi, la renonciation est fixée à 15h; c'est beau comme une finale de Cup. Pour les quinze (!) Romands du groupe, c'est la réalisation d'un rêve de gosse, avec en résonance les commentaires de Jean-Jacques Tillmann et Max Marquis. Dans ce cadre sublime, Alain Geiger ignore qu'il va vivre sa 112e et dernière sélection. Le vétéran valaisan (35 ans), clé de voûte de la défense sous l'ère Hodgson, est placé au milieu de terrain, aux côtés de son jeune coéquipier du GC Johann Vogel (18 ans). Artur Jorge lui préfère en défense Ramon Vega. Le colosse soleurois fait rire tout le groupe par sa confiance en lui, inversement proportionnelle à ses capacités balle au pied. Stéphane Chapuisat est sur le banc. La trouvaille de Jorge, le jeune latéral de Xamax

Sébastien Jeanneret, 22 ans, une sélection en amical contre le Luxembourg, est titulaire.

Le pire, c'est que la Suisse fait un très bon match. L'Angleterre de Paul Gascoigne domine et marque par son buteur Alan Shearer (24e), mais l'équipe fait corps. Avant la mi-temps, Marco Grassi, à la réception d'un centre de Türkyilmaz, réussit à viser la transversale à deux mètres des buts de David Seaman. En seconde période, Artur Jorge se décide à faire entrer Marcel Koller au milieu et Stéphane Chapuisat en attaque. La Suisse presse, le petit Vogel manque de peu le cadre. A cinq minutes de la fin, Marco Grassi obtient un penalty pour une faute de main de Stuart Pearce. Kubilay Türkyilmaz place la balle au ras du poteau et s'en va fêter cette égalisation aussi inat-

tendue que méritée avec les 8800 supporters suisses qui ont fait le déplacement. Même Roy Hodgson est enthousiaste. «Les Anglais n'en pouvaient plus, ils ne voyaient plus le ballon», s'enflamme-t-il dans sa chronique au *Blick*.

La vague Orange

Dans le camp suisse, ce premier match redonne le sourire à tout le monde. La presse internationale encense Johann Vogel. Christophe Bonvin n'en revient pas d'avoir foulé la pelouse de Wembley et son pote Patrick Sylvestre, qui lui n'a pas joué, partage son bonheur dans le bus qui mène l'équipe à Birmingham, cadre de ses deux prochains matchs.

La deuxième rencontre a lieu au Villa Park, le jeudi 13 juin. Les Pays-Bas alignent une grosse

équipe: la jeune génération de l'Ajax, qui a remporté la Ligue des champions un an plus tôt (van der Sar, Reiziger, Seedorf, Overmars, Davids, Kluyvert, les frères de Boer), plus Dennis Bergkamp et le fils Cruyff. La Suisse se prend la vague Oranje, puis craque en seconde mi-temps (buts de Cruyff et Bergkamp). «Marc Hottiger a une belle occasion à 0-0, regrette Stéphane Henchoz. Sans avoir fait un mauvais match, on était battus.»

La qualification est encore possible, si l'Angleterre bat les Pays-Bas (ce qui sera fait, 4-1) et si la Suisse bat l'Ecosse le 18 juin, toujours à Birmingham. Mais le soufflé est déjà retombé. «Une chose m'avait frappée, raconte Henchoz: alors que nous pouvions encore espérer, certains joueurs s'étaient déjà renseignés auprès

du staff pour les vols de retour. Dans la tête, ils étaient déjà partits.» L'Ecosse gagne 1-0 («Sans Pascolo, on peut en prendre trois», rappelle Henchoz), les Suisses peuvent partir pour de bon. «On est rentrés chez nous avec le sentiment d'être passés à côté du truc», regrette aujourd'hui encore Stéphane Henchoz. Stéphane Chapuisat, lui, est plus fataliste: «Pour aller loin, il aurait fallu être bien préparés. Ce n'était pas le cas, il n'y avait plus de ligne.»

Le 30 juillet, l'expérience Artur Jorge prend fin. Le 14 août, l'Autrichien Rolf Fringer lui succède. Le 31 août, l'équipe de Suisse perd 1-0 contre l'Azerbaïdjan à Bakou. Elle ne sait pas encore qu'elle va manquer la Coupe du monde en France et replonger dans huit ans de galère. ■

«Le résultat que j'espère pour Hollande-Ecosse? Difficile à dire. Peut-être une victoire de l'Ecosse. Ou de la Hollande. Ou un match nul»

ARTUR JORGE, DONT LES JOURNALISTES SE PLAISAIENT À RAPPORTER LES BANALITÉS EN CONFÉRENCE DE PRESSE

La compétition
Le Danemark, tenant du titre, et l'Italie, favorite, ne passent pas le premier tour. Le sélectionneur français Aimé Jacquet, qui prépare la Coupe du monde 1998, se passe des deux meilleurs joueurs de Premier League, David Ginola et Eric Cantona, pour lancer Zinédine Zidane. La compétition est très serrée: deux quarts de finale sur quatre et les deux demi-finales se jouent aux tirs au but.



Suisse-Pays-Bas 0-2 (0-0) Birmingham, jeudi 13 juin 1996, Villa Park, 39 000 spectateurs. Buts: 66e Cruyff 0-1, 79e Bergkamp 0-2. (KEYSTONE/AP PHOTO/SANTIAGO LYON)

Suisse-Ecosse 0-1 (0-1)
Birmingham, mardi 18 juin 1996, Villa Park, 35 000 spectateurs. But: 38e McCoist 0-1.

Bilan de l'équipe suisse:
3 matches, 2 défaites, 1 nul, 1 but marqué, 4 encaissés, quatrième de groupe et élimination au 1er tour.

«On a bien pu se rendre compte, face à l'Ecosse, des limites individuelles de certains joueurs. Ils ont été mauvais. Il faudra maintenant prendre du recul. Puis faire le bilan, tranquillement»

ARTUR JORGE, APRÈS LA DERNIÈRE DÉFAITE CONTRE L'ÉCOSSE

Vainqueur
Et à la fin, c'est l'Allemagne qui gagne. En finale de l'Euro, Oliver Bierhoff signe un doublé contre la République tchèque. Les deux demi-finales s'étaient jouées aux tirs au but contre l'Angleterre pour les futurs vainqueurs et la France pour leurs dauphins.

XII Euro 2016

La sélection



Jörg Stiel, gardien, Borussia Mönchengladbach



Pascal Zuberbühler, gardien, FC Bâle



Sébastien Roth, gardien, Servette



Bernt Haas, défenseur, West Bromwich Albion



Bruno Berner, défenseur, SC Freiburg



Stéphane Henchoz, défenseur, Liverpool FC



Murat Yakin, défenseur, FC Bâle



Marco Zwysig, défenseur, FC Bâle



Ludovic Magnin, défenseur, Werder Brême



Christoph Spycher, défenseur, Grasshopper



Patrick Müller, défenseur, Olympique Lyonnais



Johann Vogel, milieu, PSV Eindhoven



Ricardo Cabanas, milieu, Grasshopper



Raphaël Wicky, milieu, Hambourg SV



Hakan Yakin, milieu, VfB Stuttgart



Daniel Gyga, milieu, FC Zurich



Fabio Celestini, milieu, Olympique de Marseille



Benjamin Huggel, milieu, FC Bâle



Tranquillo Barnetta, milieu, FC Saint-Gall



Alexander Frei, attaquant, Stade Rennais



Stéphane Chapuisat, attaquant, Young Boys



Milaim Rama, attaquant, Thoune



Johan Vonlanthen, attaquant, PSV Eindhoven



Köbi Kuhn, sélectionneur



Michel Pont, sélectionneur adjoint



2004

L'apprentissage du haut niveau

LA SUISSE À L'EURO (2/3) Un but marqué, deux défaites, trois expulsions. L'expédition suisse au Portugal n'a pas été une franche réussite. Mais elle a permis de lancer une nouvelle génération qui vivra ensuite trois phases finales consécutives

LAURENT FAVRE
@LaurentFavre

Il faisait beau, les Portugais étaient charmants, l'hôtel au bord de l'océan magnifique, le golf pas mal non plus, et franchement, s'il s'était agi de trois semaines de vacances, tout cela aurait été parfait. Mais en ce mois de juin 2004, l'équipe de Suisse de football était au Portugal pour disputer une grande compétition internationale et forcément, cela oblige à regarder la photo souvenir avec d'autres yeux.

Depuis huit ans et l'Euro 1996 en Angleterre, la Suisse ne s'était plus qualifiée pour une phase finale. Elle en avait perdu l'habitude. Au Portugal, une génération entière – joueurs, entraîneurs, dirigeants – découvrait le haut niveau. Il a fallu tout réapprendre, et cela s'est vu.

La jeunesse, la fraîcheur, une certaine candeur même, tout cela était revendiqué par Köbi Kuhn. Deux ans plus tôt, l'ancienne gloire du FC Zurich avait repris l'équipe nationale. Après les échecs Jorge Fringer, Gress et Trossero, l'Association suisse de football (ASF) misait enfin sur un entraîneur du cru. En marge des plans de carrière et des ambitions personnelles, Kuhn avait transformé son placard (l'équipe nationale des M17) en laboratoire. Une idée avait

germé, puis le projet avait gentiment mûri, en même temps que ces jeunes qu'il lançait en sélections juvéniles. En M21, il avait donné leur chance à Alex Frei, Ricardo Cabanas, Ludovic Magnin. A peine nommé sélectionneur, il avait aussi donné sa chance à un jeune entraîneur dont il voulait faire son adjoint. Michel Pont fut le premier surpris, mais les deux hommes étaient sur la même longueur d'onde. «Nous étions des entraîneurs suisses, nous voulions défendre un projet suisse, se souvient le Genevois. Nous avons mis l'accent sur la responsabilisation des joueurs. Ils sont responsables, donc nous leur faisons confiance. Mais ils ont aussi des responsabilités, ils doivent rendre au foot suisse ce qu'il leur a apporté.»

Un groupe difficile

L'humanisme n'est pas souvent récompensé en sport, mais la Suisse revigorée de Kuhn s'est qualifiée pour l'Euro portugais en devançant la Russie et l'Irlande, grâce à une victoire homérique à Dublin. Le tirage au sort l'a placé dans un groupe difficile avec la Croatie, mais surtout la France de Zidane et Henry et l'Angleterre de Beckham et Gerrard.

Pour composer sa liste, Köbi Kuhn a dû jongler avec les blessures. L'attaquant Marco Streller et le milieu de terrain Johann Lon-

fat, éternels malchanceux, ne sont pas du voyage, alors que le troisième gardien Fabrice Borer se fracture le poignet à l'entraînement quelques jours avant le premier match. Les Rougés des M21 sont là, tout comme les routiniers du FC Bâle, qui commencent à écraser le foot suisse. Il y a aussi deux petits jeunes, deux gamins de 19 et 18 ans: Tranquillo Barnetta et Johan Vonlanthen. Véritable curiosité, l'attaquant de Thoune Milaim Rama est le premier joueur à avoir évolué à la fois en cinquième ligue et en équipe nationale. Il est aussi le premier international suisse d'origine albanaise.

Stéphane Chapuisat est présent également. A bientôt 35 ans, la légende du football suisse a fêté sa centième sélection contre le

Alors que les autres sélections se barricadent, c'est portes ouvertes dans le camp suisse. A mots couverts, les joueurs s'en étonnent

Luxembourg et vient de finir meilleur buteur du championnat avec Young Boys. Il arrêtera sa carrière internationale après l'Euro. «J'avais déjà pris du recul vis-à-vis de l'équipe nationale en 2001, mais Köbi Kuhn m'a demandé de venir donner un coup de main. Il était important de se qualifier après plusieurs échecs, aussi pour préparer l'Euro 2008 à domicile. Après la qualification, il était convenu que je viendrais au Portugal», raconte le Vaudois.

La Suisse débute contre la Croatie. «Après cinq jours de brouillard, il faisait subitement très chaud», se souvient Stéphane Chapuisat. L'expulsion sévère de Johann Vogel en début de seconde mi-temps oblige la Suisse à se contenter du nul. «Quand on sait qu'on devait ensuite jouer la France et l'Angleterre, ce 0-0 n'était pas une bonne opération», admet Stéphane Henchoz. De ce match insipide, il reste une image: le gardien Jörg Stiel, à plat ventre devant ses buts, stoppant la course du ballon d'un petit coup de tête plein de malice.

La fantaisie de Stiel traduit assez bien le vent de fraîcheur que fait souffler la Suisse sur l'Euro. Alors que les autres sélections se barricadent, que l'équipe d'Angleterre, son prochain adversaire, se retranche dans un nid d'aigle protégé par un barrage routier et des

snipers postés sur le toit, la Nati transforme son hôtel à Obidos en une sorte de Swiss House. Femmes, enfants, journalistes, supporters, même des équipes adverses, hommes politiques, tout le monde est le bienvenu.

Etonnante surexposition

A mots couverts, les joueurs s'étonnent de cette surexposition. «On nous demande 150 fois la même chose, ça devient difficile. Mais comment faire machine arrière maintenant?», s'inquiète l'un d'eux. Mais Kuhn a trop souffert, du temps où il était joueur, du caporalisme de ses dirigeants pour jouer à son tour au garde-chiourme. Il veut que son groupe se sente bien, pour s'exprimer sur le terrain. Moins désinvolte qu'il ne le laisse paraître, Erich Burgener a senti le danger. «Lâcher la bride c'est bien, mais ensuite il est toujours difficile de reprendre le contrôle...», glissait en aparté, dès les premiers jours, l'entraîneur des gardiens.

L'équipe de Suisse affronte l'Angleterre, qui a laissé filer la victoire contre la France de manière incroyable: penalty de Beckham en fin de match arrêté par Barthez, coup franc direct de Zidane à la dernière minute et penalty de Zidane dans les arrêts de jeu. Revanchards, les Anglais ouvrent le score par Wayne Rooney, dix-



Suisse-Croatie 0-0 Leiria, dimanche 13 juin 2004, Estadio Dr Magalhães Pessoa, 25 000 spectateurs. Expulsion: 50e Vogel. (pen) 1-1. Photo: Benjamin Huggel (KEYSTONE/EPA/FILIPPO MONTEFORTE)

«Les joueurs, contrairement aux journalistes anglais, nous respectent. Ils savent, de plus, qu'ils n'ont pas le droit à la moindre erreur, même face à nous. L'Angleterre est l'une des meilleures formations d'Europe. Alors attention!»

STÉPHANE HENCHOZ AVANT LE MATCH CONTRE L'ANGLETERRE QUI SE TERMINERA PAR UNE DÉFAITE SÈCHE 3-0

De nouvelles stars
Au Portugal, le public découvre de nouveaux visages qui, douze ans après, continuent de marquer l'époque: Cristiano Ronaldo, en larmes après la défaite en finale, le jeune gardien tchèque Petr Cech, le buteur anglais Wayne Rooney, qui s'apprête à quitter Everton pour Manchester United. Le Suédois Zlatan Ibrahimovic inscrit un but exceptionnel (aile de pigeon dos au but et en extension) qui élimine l'Italie.



Panique dans la défense suisse, où le gardien Jörg Stiel et le libero Murat Yakin sont sous la menace de l'attaquant de l'équipe de France David Trezeguet. (AP PHOTO/KEystone/MICHAEL PROBST)

huit ans et sept mois, qui devient le plus jeune buteur en phase finale de l'Euro. Au départ de l'action anglaise, une perte de balle de Fabio Celestini. Le milieu de terrain de l'OM accuse le coup. Capitaine à Marseille, buteur décisif en Irlande, il ronge son frein en équipe nationale dans l'ombre de Johann Vogel. S'il joue ce match, c'est parce que Vogel est suspendu. Avec cette erreur, il se sait condamné à retourner sur le banc au prochain match. Il est sur le terrain, mais son esprit est ailleurs, et il est remplacé en début de seconde mi-temps.

C'est la limite du système Kuhn: la confiance donnée est aveugle. Certains titulaires en abusent, les remplaçants s'en désolent et se frustrant. «Dans une équipe, il faut une certaine concurrence. Là, les réservistes baissaient les bras et

ne poussaient pas les titulaires à se surpasser», se souvient Stéphane Henchoz, lui-même sur le banc. Rooney inscrit un deuxième but en seconde mi-temps, imité en fin de match par Steven Gerrard.

A propos de Gerrard, un incident avec Frei attire l'attention. Il semble que le Suisse lui a craché dans la nuque. Les images télévisées ne sont pas claires. Frei se défend, nie, reçoit l'appui de l'ASF et est blanchi par l'UEFA. Mais quelques jours plus tard, d'autres images, tournées par une équipe de la télévision alémanique qui réalisait un reportage du type *Les Yeux dans les Bleus*, montre clairement que l'attaquant suisse a bel et bien craché sur Steven Gerrard. La presse tabloïd anglaise bondit sur l'occasion de déclencher un énorme scandale. Alex Frei est suspendu

quinze jours par l'UEFA. Aujourd'hui entraîneur des M15 du FC Bâle, il ne veut plus revenir sur cet épisode, dont il dit simplement: «C'est de ma faute.»

«J'ai lu l'autobiographie de Steven Gerrard, il ne mentionne jamais cette affaire, souligne Stéphane Henchoz. On ne peut pas dire qu'il a été traumatisé... Pour nous joueurs, c'était un simple incident de match, mais à partir du moment où la presse s'en est emparée, c'est devenu un problème. Et ce problème a été très mal géré.» L'ASF a-t-elle conseillé à Frei de nier? «Aujourd'hui encore, je l'ignore, assure Michel Pont. L'acte d'Alex Frei n'était pas excusable, mais cela a été un cataclysme. On a été porté à l'échafaud. La presse ne parlait plus que de cela. Ça a un peu terni notre Euro. On ne savait pas d'où venaient les

images. Et nous avons accepté, au plus près de l'équipe, un réalisateur de la télévision suisse alémanique qui voulait faire un film intimiste. Certains se sont demandé si les images venaient de lui...»

Déjà terminé

Il reste un match à jouer, mais l'Euro est déjà terminé. Murat Yakin traîne au lit, et il faut le réveiller, quarante-cinq minutes après l'heure réglementaire du petit-déjeuner. Un autre matin, sa fiancée s'éclipse discrètement de sa chambre. Son frère Hakan, lui, se traîne à la recherche de sa meilleure forme.

Pour le dernier match contre la France, Köbi Kuhn modifie un peu son équipe. Les Yakin sont toujours titulaires, Vogel repousse Celestini au bout du banc. Alex

Frei et le latéral droit Bernt Haas suspendus, Stéphane Henchoz est latéral droit, le jeune Johan Vonlanthen avant-centre. «J'avais en face de moi Henry et Pirès, comme à Arsenal. J'ai pris le bouillon, évidemment. Ce match-là, j'aurais préféré ne pas le jouer», se rappelle Stéphane Henchoz. Johan Vonlanthen, lui, ne regrettera pas sa titularisation. Six minutes après l'ouverture du score de Zidane, le jeune Colombien d'origine égalise d'un but plein de sang-froid. A dix-huit ans et quatre mois, il bat le record établi trois jours plus tôt par Rooney contre la Suisse! En fin de match, Köbi Kuhn fait entrer Ludovic Magnin et Milaim Rama pour les faire participer à l'Euro. Il oublie (mais il n'a droit qu'à trois changements) Stéphane Chapuisat, qui termine donc sa carrière internationale sur le banc.

Mais comment penser à tout quand tout est nouveau? «Du premier au dernier, nous avons manqué d'expérience. Au Portugal, nous avons tous beaucoup appris», résume Alexander Frei. «Nous étions partis d'une manière instinctive, empirique. On apprenait, reconnaît Michel Pont. Nous avions embauché un préparateur physique uniquement pour l'Euro; deux ans auparavant, l'équipe de Suisse n'en avait pas. Entre les moyens mis à disposition en 2004 et ceux dix ans plus tard, au Mondial brésilien, c'est la 1re ligue contre la Ligue des champions. Sportivement, le Portugal aura été un grand pas en avant pour l'équipe de Suisse. Le fondement d'un groupe, de quelque chose d'important pour la suite.»

COLLABORATION: LIONEL PITTET



Suisse-Angleterre 0-3 (0-1) Coimbra, vendredi 18 juin 2004, Estadio Municipal, 28 000 spectateurs. Buts: 23e Rooney 0-1, 75e Rooney 0-2, 81e Gerrard 0-3. Expulsion: 60e Bernt Haas. Photo: le fameux crachat d'Alexander Frei. (KEYSTONE)

«Qu'Alexander Frei joue avec nous ou pas, nous commencerons la partie contre la France à onze. J'espère simplement que nous la finirons également à onze»

KÖBI KUHN



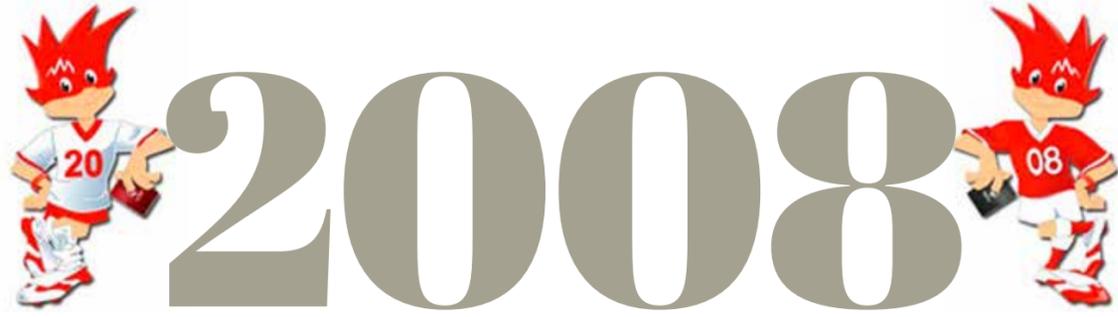
Suisse-France 1-3 (1-1) Coimbra, lundi 21 juin 2004, Estadio Municipal, 28 000 spectateurs. Buts: 20e Zidane 0-1, 26e Vonlanthen 1-1, 76e Henry 1-2, 84e Henry 1-3. (KEYSTONE/EPA/INUNO VEIGA)

Bilan de l'équipe suisse:
3 matches, 1 nul,
2 défaites, 1 but marqué,
6 encaissés. Quatrième
du groupe B, éliminée
au premier tour.

La surprise grecque
L'Euro 2004 se termine comme il a commencé, par une victoire de la Grèce sur le Portugal. On attendait le pays organisateur, beaucoup moins les Grecs de l'Allemand Otto Rehhagel. Mais ce bloc parfaitement compact triomphera de tous les obstacles, souvent par la plus petite des marges. La plus grande sensation de l'histoire du football européen.

XIV Euro 2016

La sélection



La grande désillusion

LA SUISSE À L'EURO (3/3) Forte de l'expérience acquise au Portugal en 2004 et au Mondial allemand en 2006, l'équipe de Suisse rêvait d'exploit à domicile pour les adieux du sélectionneur Köbi Kuhn. Mais, de la préparation au deuxième match du tournoi, tout est allé de travers

LIONEL PITTET
@lione1_pittet

L'Euro 2008 a d'abord été une revanche. Celle d'un pays qui avait rêvé d'accueillir les Jeux olympiques d'hiver en 2002 puis en 2006 mais ne les avait pas obtenus. D'un pays qui n'avait plus organisé de compétition sportive majeure depuis la Coupe du monde 1954. L'Euro est ensuite devenu un espoir. Celui de voir l'équipe de Suisse briller à domicile, traduire ses progrès en résultats après de trop précoces éliminations à l'Euro 2004 et au Mondial 2006. Il aurait enfin dû être une fête. Mais il restera comme une grande désillusion sportive. Du début à la fin de l'histoire, rien ne s'est passé comme prévu.

Jeudi 12 décembre 2002, 14h32. Prédécesseur de Michel Platini à la tête de l'UEFA, le Suédois Lennart Johansson prend enfin la parole. «L'organisation de l'Euro 2008 est confiée à la candidature Suisse/Autriche.» Explosion de joie. Ralph Zloczower, président de l'Association suisse de football, bafouille de joie. «Nous sommes des veinards. Nous ferons tout notre possible, et même l'impossible, pour offrir un bel Euro.» Les politiciens se félicitent déjà du travail accompli pour décrocher la timbale, au sixième tour d'un scrutin organisé à Genève, face à quatre autres candidatures. Dans le fond de la salle, Köbi Kuhn ne s'affole pas plus que d'habitude. Il sait que son boulot à lui, sélectionneur de la Nati, n'a même pas com-

mencé. «Je n'étais pas nerveux, dit-il cet après-midi-là au *Temps*. Je ne le suis jamais, pas même avant un match. Quant à penser que cet événement facilitera mon travail, qu'il m'aidera à motiver les joueurs, ce n'est pas mon avis.» Il est alors loin d'imaginer les malheurs qui l'attendent.

L'éviction de Vogel

2007. Le Mondial allemand est passé et la Suisse enchaîne les matches amicaux pour préparer son Euro à domicile. «On avait envie de réussir quelque chose de bien, car il y avait une attente énorme dans le pays, se souvient Michel Pont. Nous sommes dans une ère où l'équipe de Suisse fédère. Tout le monde est fier de soutenir une équipe qui était allée «guerroyer» en Turquie pour obtenir sa qualification pour le Mondial, et l'euphorie populaire se prolongeait en vue de l'Euro.» Mais c'est là, à quinze mois du début de la compétition, que les ennuis commencent.

Le 8 mars, Köbi Kuhn appelle son capitaine Johann Vogel – qui fête ce jour-là ses 30 ans, joyeux anniversaire! – pour lui signifier sa mise à l'écart du groupe. Stupeur. «Le plus important est l'esprit d'équipe, se justifie Köbi Kuhn. Johann n'apporte pas ce qu'il devrait apporter. Il ne suffit pas d'être content de venir jouer. Je veux un leader.» Le milieu de terrain genevois n'en revient pas. «Kuhn m'a appelé pour me dire que, s'il ne me prenait pas, c'est parce qu'il avait entendu que j'au-

rais dit à certains journalistes que ça n'allait plus avec lui, confie-t-il au *Matin*. C'est faux!» Le groupe aussi a du mal à comprendre. «Je suis sidéré qu'il soit évincé de manière si violente, lâche Patrick Müller à la *Tribune de Genève*. Après ce qu'il a apporté à la Suisse, justement par son état d'esprit irrécusable!» Köbi Kuhn rappelle ainsi que sous ses airs de sélectionneur affable et tranquille, il sait trancher dans le vif quand il l'estime nécessaire. Exit Vogel, il installe Gökhan Inler. Il destituera encore le portier numéro un Pascal Zuberbühler au profit de Diego Benaglio.

Peu après l'affaire Vogel, l'équipe nationale s'envole pour un stage en Floride et les problèmes s'enchaînent. Degen et Behrami s'accrochent à l'entraînement. Patrick Müller refuse le brassard que lui tend Ludovic Magnin à sa sortie

Penalty refusé, tir sur la barre, but hors-jeu, blessures de Frei et de Streller: c'est le scénario catastrophe pour l'équipe de Suisse. Son Euro vire au cauchemar

du terrain dans un match amical contre la Colombie. Ambiance.

Une direction tricéphale

Finalement, Alex Frei est nommé capitaine de l'équipe avec un Ludovic Magnin appelé à le seconder. «Alex porte le brassard sur le terrain, explique alors l'ancien junior du FC Echallens. En dehors, lorsqu'on aura des décisions à prendre, ma parole aura autant de poids que la sienne. En fait, c'est une direction tricéphale: Köbi Kuhn, Alex et moi. Nous serons le relais des joueurs auprès du coach.»

L'Euro se rapproche, pas la sérénité. Début 2008, Patrick Müller, Blerim Dzemal et Xavier Margairaz se blessent. Les résultats lors des matches amicaux inquiètent. Après une défaite contre l'Angleterre, l'Allemagne en passe quatre à Diego Benaglio à Bâle en mars. Le sélectionneur s'interroge: «Qu'avons-nous fait au ciel?» Au-dessus de sa tête s'amoncellent les nuages. La popularité du Suisse de l'année 2006 est en chute libre. Six ans après le début de son mandat, à quelques mois de l'Euro, le voilà menacé. «Je le dis ici comme je le dirais en face, à Kuhn ou à Pont. On ne peut pas louper le gâteau lors de la générale et espérer que la fête soit belle», lâche Christian Constantin, roi de la formule, à la *Tribune*. De fait, le départ de Köbi Kuhn est déjà acté; il l'a lui-même annoncé quelques mois après le Mondial 2006. Le nom de son successeur est dévoilé dès le mois de février, l'Allemand Ottmar Hitzfeld, mais la rocade

n'interviendra pas avant l'Euro, comme quelques journalistes l'appellent de leurs vœux. Mais pour le sélectionneur en place, le plus douloureux chapitre de l'histoire reste à écrire.

Le 2 juin, sa femme Alice fait une crise d'épilepsie. Le chemin de l'équipe de Suisse vers l'Euro, sinueux depuis des mois, bifurque vers le tragique. Le staff de l'équipe nationale prie la presse de ne pas en rajouter. «A l'époque, on avait vraiment décrété le *silenzio stampa* autour de cette affaire, se souvient Michel Pont. Les médias l'avaient compris, et respecté. C'était important pour la sérénité. Tous les matins, Köbi partait au chevet de sa femme, mais l'osmose était telle au sein du staff et du groupe que cela n'a jamais été un souci. Le pauvre a par contre laissé beaucoup d'énergie dans ces allers-retours.» L'intéressé s'en rappelle: «C'était vraiment très difficile pour moi. Je devais me débrouiller pour penser aux deux choses. Ma femme, et l'Euro. J'essayais de vraiment séparer les deux aspects, mais ce n'était pas facile.

Alex Frei se blesse

Quand la compétition débute enfin, l'équipe de Suisse semble avoir fini de manger son pain noir. Elle se trompe. Lors du match d'ouverture, contre la République tchèque, elle se ménage les meilleures occasions de but. En première mi-temps par Alex Frei, puis par Hakan Yakin, enfin par Johan Vonlanthen qui tire sur la transversale à la 80e minute de jeu.



Suisse-République tchèque 0-1 (0-0) Bâle, samedi 7 juin 2008, Parc Saint-Jacques, 39 730 spectateurs. But: 71e Sverkos. Photo: Alexander Frei, blessé, quitte le terrain en pleurs. (EPA/GERRY PENNY)

150 000

Le nombre de fans des Pays-Bas recensés en Suisse pendant l'Euro. L'équipe de Marco Van Basten sera éliminée en quarts de finale par la Russie (3-1).



Suisse-Turquie 1-2 (1-0) Bâle, mercredi 11 juin 2008, Parc Saint-Jacques, 39 730 spectateurs. Buts: 32e Yakin 1-0, 58e Senturk 1-1, 91e Turan 1-2. Photo: le sélectionneur Köbi Kuhn. (EPA/RUNGROJ YONGRIT)



Le but turc qui élimine la Suisse de son Euro après seulement deux matches. Toute la détresse des Suisses transparaît dans l'attitude du défenseur Philippe Senderos, qui rappelle l'homme du tableau de Munch, «Le cri». (KEYSTONE/EPA/GERRY PENNY)

L'arbitre de la rencontre oublie aussi un penalty pour la Nati en fin de match, après avoir validé un but du Tchèque Sverkos entaché d'un hors-jeu (de position) d'un de ses coéquipiers. Köbi Kuhn peine à digérer.

En ce début d'Euro, l'arbitrage fait beaucoup débat. Les directeurs de jeu doivent composer avec de nouvelles données. Pour la première fois dans l'histoire des grandes compétitions, l'UEFA produit elle-même les images télévisées des matches et les diffuse sur les grands écrans disposés dans les stades. Ralentis compris. Entre les Pays-Bas et l'Italie (3-0), le premier but néerlandais est contesté et les Transalpins exhortent l'homme en noir à regarder les images.

Battue par la République tchèque, l'équipe de Suisse perd

aussi Alex Frei, son capitaine, son buteur, son âme, touché aux ligaments croisés lors de la partie. Son ancien (et futur) compère de l'attaque du FC Bâle, Marco Streller, souffre, lui, d'une pubalgie. Des quatre purs attaquants sélectionnés par Köbi Kuhn, seuls deux sont encore sur pied à l'heure du deuxième match: Johan Vonlanthen et Eren Derdiyok, 20 ans seulement. C'est lui qui sera titularisé en pointe le 11 juin avec, en soutien, Hakan Yakin. Un duo aux origines turques contre la Turquie.

A Saint-Jacques, la douche froide

Entre deux équipes à qui une deuxième défaite coûterait l'élimination, c'est déjà la rencontre de la dernière chance. Il pleut des cordes et la pelouse du Parc Saint-Jacques est détrempée. Dans des conditions

dantesques, Hakan Yakin ouvre la marque à la demi-heure sur passe de Derdiyok. Les deux hommes manquent de tuer le match deux minutes plus tard quand, des cinq mètres, le meneur de jeu de Young Boys rate le cadre.

En deuxième période, la Turquie revient et c'est la douche froide quand Turan, dans les arrêts de jeu, bat Diego Benaglio. «Le match tourne en notre défaveur pour des détails», ressasse Michel Pont. Coup de sifflet final. La sanction est lourde, définitive: quatre jours après le début de «son» Euro, la Suisse est la première des nations éliminées. Dans les journaux, on parle d'un désastre. On retrace ses signes avant-coureurs. On dresse le bilan des années Kuhn. La fête est finie.

Il reste pourtant une partie à jouer, mais comment se motiver?

«Nous sommes des professionnels, raconte aujourd'hui Johan Djourou. Devoir jouer ce dernier match en étant éliminés rappelle une routine de défaites qu'on a tous déjà connue en club. Le but, c'était de ne pas passer pour des imbéciles. Les coaches nous l'ont bien mis dans la tête, ils nous ont gardés sur la pointe des pieds.» Le défenseur genevois, remplaçant lors des deux premiers matches, espère avoir l'occasion de participer à l'Euro, mais si Köbi Kuhn titularise Pascal Zuberbühler pour son dernier match en équipe de Suisse, il ne fait pas davantage tourner son effectif; il veut mettre toutes les chances de son côté. «Gagner contre le Portugal était important pour moi, mais aussi pour tous les Suisses qui aiment le football, raconte le sélectionneur. On ne pouvait pas tout perdre à domicile!»

Hakan Yakin, unique buteur

A domicile, le Portugal l'est presque également. A Neuchâtel, 12000 spectateurs se massent à deux reprises à la Maladière (prix d'entrée: 16 francs) pour assister à de simples entraînements. Et puis les finalistes de l'Euro 2004 sont déjà qualifiés, eux, pour la suite des événements. Mais le 15 juin, toujours à Bâle, la Nati s'offre une sortie sur une note positive. Hakan Yakin marque les deux réussites de la rencontre (la deuxième sur penalty) et termine la compétition comme unique buteur de l'équipe de Suisse.

Maigre consolation: au bout de sa troisième participation, la Nati tient enfin sa première victoire dans le cadre d'un Euro. A la fin de la rencontre, les joueurs déploient une banderole «Merci Köbi» en guise d'adieu à un sélec-

tionneur qui aura mené la barque le temps de 73 matches. Seul Karl Rappan en a dirigé davantage, mais en quatre mandats distincts. «Même si notre élimination a été douloureuse, je ne peux pas critiquer l'équipe, car j'ai le sentiment qu'elle a tout donné. J'étais même fier d'elle», assure le Zurichois aujourd'hui. Son adjoint Michel Pont, qui restera à son poste durant toute l'ère Ottmar Hitzfeld, conclut: «Depuis le départ, tout a été de travers lors de cet Euro: l'affaire Vogel, la blessure de Müller, les problèmes de santé d'Alice Kuhn. Tout un enchaînement négatif qui s'est répercuté sur nos matches. Aussi, c'était vraiment important de battre le Portugal pour le départ de Köbi. D'être, au moins, les premiers à gagner un match à l'Euro.» ■

«En affichant l'ambition de vouloir remporter le tournoi comme certains l'ont fait, on s'est mis une pression qui s'est retournée contre nous. De mon point de vue, on aurait mieux fait de se contenter du rôle de «p'tits Suisses»

STÉPHANE GRICHTING, QUI N'A PAS JOUÉ LES DEUX PREMIERS MATCHES, AVANT LE DERNIER



Suisse-Portugal 2-0 (0-0) Bâle, dimanche 15 juin 2008, Parc Saint-Jacques, 39 730 spectateurs. Buts: 71e Yakin 1-0, 83e Yakin (pen) 2-0. (KEYSTONE/EPA/YURI KOCHETKOV)

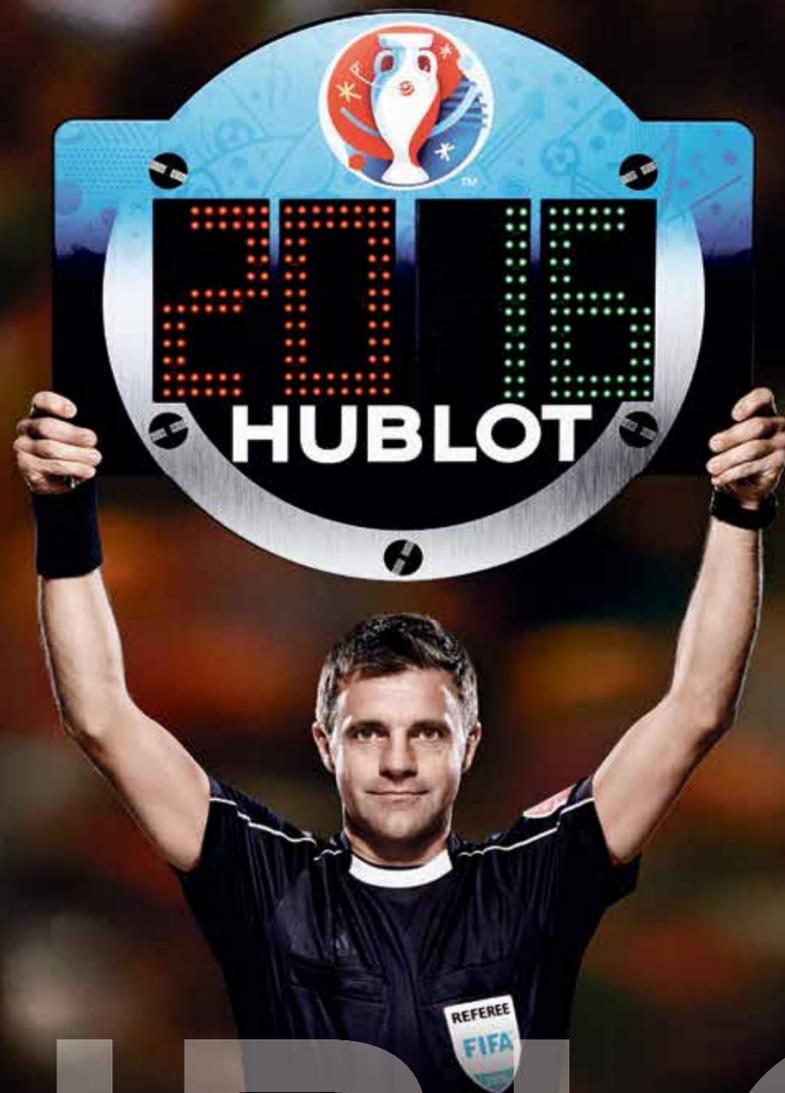
Bilan de l'équipe suisse:
3 matches, 1 victoire,
2 défaites, 3 buts
marqués, 3 buts encaissés.
quatrième du groupe A,
éliminée au premier tour.

«La déception est à la hauteur des espoirs que nous avons placés dans l'équipe»

ERNST LÄMMLI, DÉLÉGUÉ
AUX ÉQUIPES NATIONALES,
À L'HEURE DU BILAN

Vainqueur

Un petit but de Fernando Torres à la 33e minute de jeu et l'Espagne remporte la finale. L'histoire de la domination espagnole sur la planète football commence là, à Vienne, contre l'Allemagne, et se prolongera sur deux grands tournois supplémentaires (Mondial 2010, Euro 2012).



HUBLOT

T H E A R T O F F U S I O N



Big Bang Unico Retrograde UEFA Euro 2016™.
Montre Officielle de l'UEFA Euro 2016™.
Chronographe manufacture UNICO dédié
au football disposant d'un affichage innovant.
Boîtier et lunette en céramique inrayable.
Série limitée à 100 exemplaires.




HUBLOT
BOUTIQUES
GENEVE • GSTAAD • LUZERN
ZURICH • ZERMATT